

Cercle d'histoire
d'archéologie et de
folklore d'Uccle
et environs



Geschied- en
heemkundige kring
van Ukkel
en omgeving

UCCLENSIA

Revue bimestrielle - Tweemaandelijks tijdschrift

Avril - April 2016

259



Le Cercle d'histoire, d'archéologie et de folklore d'Uccle et environs

Fondé en 1966, il a pris en 1967 la forme d'une a.s.b.l. et groupe actuellement près de 350 membres cotisants.

A l'instar de nombreux cercles existants dans notre pays, il a pour objectifs exclusifs d'étudier et de faire connaître le passé d'Uccle et des communes environnantes et d'en sauvegarder le patrimoine. Dans ce but il organise un large éventail d'activités : conférences, promenades, visites guidées, excursions, expositions, éditions d'ouvrages, fouilles, réunions d'étude.

En adhérant au cercle, vous serez tenus au courant de toutes ces activités et vous recevrez cinq fois par an la revue "UCCLENSIA" qui contient des études historiques relatives à Uccle et à ses environs, ainsi qu'un bulletin d'informations.

Le cercle fait appel en particulier à tous ceux qui sont disposés à collaborer à l'action qu'il mène en faveur d'un respect plus attentif du legs du passé.

•Administrateurs :

Jean Marie Pierrard (président honoraire)
Patrick Ameeuw (président)
Louis Vannieuwenborgh (vice-président)
Brigitte Ameeuw-Liesnard (secrétaire),
Pierre Goblet (trésorier),
André Buyse, Léo Camerlynck, Eric de Crayencour,
Clément Forges, Marie-Jeanne Janisset-Dypréau,
Stephan Killens, Yvan Nobels, Clémy Temmerman.

•Mise en page d'Uccleensia : André Vital

Siège social :

rue du Repos, 79
1180 Bruxelles
téléphone : 02 374 60 80

courriel : patrick.ameeuw@skynet.be

N° d'entreprise 410.803.908
N° de compte bancaire : 000-0062207-30
IBAN : BE15 0000 0622 0730

•Montant des cotisations :

Membre ordinaire	10 €
Membre étudiant	5 €
Membre protecteur	15 € (minimum)

•Prix au numéro de la revue Uccleensia : 3 €

UCCLENSIA

Avril 2016 - n°259

April 2016 - nr 259

Sommaire - Inhoud

Le mot du président - Woord vooraf

Patrick Ameeuw.....2



Henri Quittelier, combattant de la Grande Guerre

Journal de Guerre, le "Carnet noir"

Présenté par Laure Hammes-Quittelier.....3

Ucclois depuis toujours

La famille Dehaes II

Jean Dehaes.....19

De wijnbouw in Brabant

...en in Vorst en Ukkel

Leo Camerlynck.....28

Cher Ucclesia, je me souviens

...du bassin de natation

Léon Craps.....31

Bilan de nos activités en 2015.....32

Vie du Cercle.....33

Nouvelles brèves.....36

En couverture : Henri Quittelier vers la fin de 1914 ou le début de 1915 (voir article).

En couverture arrière : Fête de la gymnastique, place communale d'Uccle (actuelle place Jean Van der Elst), le 11 octobre 1909 (photographie offerte par J.L. Muschs et R. Vandenberghe).

Publié avec le soutien de la Fédération Wallonie - Bruxelles, Services de l'Education permanente et du Patrimoine culturel, de la Commission communautaire française de Bruxelles - Capitale et de la commune d'Uccle.

Le mot du Président

Woord vooraf

La publication des pages du carnet de guerre d'Henri Quittelier, restées inédites jusqu'à ce jour, fera date. Il ne s'agit pas de souvenirs rédigés après coup mais de notes écrites «à chaud», au jour le jour, au plus près des événements relatés. Nous remercions Laure Hammes-Quittelier, petite-fille de l'artiste et gardienne de sa mémoire, de nous les avoir confiées en primeur.

Dans ce numéro, après la Grande Guerre, viennent les jours de paix et de travail avec la seconde partie du récit de la vie de l'artisan-ébéniste Jean Dehaes. Vous trouverez aussi le compte-rendu de notre dernière assemblée générale qui a désigné deux nouveaux administrateurs : Marcel Erken et Luc Rémy.

2016 est, comme vous le savez, l'année des cinquante ans d'existence de notre Cercle. Nous en reparlerons davantage dans les prochains numéros. En attendant, je vous rappelle notre visite de l'église d'Alseberg le dimanche 17 avril sous la conduite de son meilleur connaisseur, Jan De Cock.

Enfin, je voudrais remercier chaleureusement les membres qui nous transmettent des documents sur l'histoire d'Uccle, enrichissant ainsi nos collections et nos connaissances. Nous les évoquons au fil de ces pages, particulièrement dans notre rubrique *La vie du Cercle*.

De publicatie van de bladzijden van het oorlogszakboekje van Henri Quittelier, die tot nu toe nog niet werden uitgegeven, zal niet onopgemerkt gebeuren. Het gaat niet om herinneringen die achteraf werden neergepend, maar om notities die «in het heetst van de strijd» op papier werden gezet, op het moment zelf van de aangehaalde gebeurtenissen. Wij danken Laure Hammes-Quittelier, kleindochter van de artiest en persoon die de herinnering aan hem levend houdt, voor het feit dat zij ons deze in primeur heeft toevertrouwd.

In dit nummer komen, na de Grote Oorlog, de dagen van vrede en werken met het tweede deel van het relaas over het leven van de ambachtsman-meubelmaker Jean Dehaes aan bod. U vindt ook het verslag van onze jongste algemene vergadering tijdens welke twee nieuwe bestuurders werden aangesteld: Marcel Erken en Luc Rémy.

2016 is, zoals u het wel weet, het jubeljaar van het vijftigjarig bestaan van onze Kring. Wij komen daar uitvoeriger op terug in de komende nummers. In afwachting herinner ik u aan ons bezoek aan de kerk van Alseberg op zondag 17 april, onder begeleiding van de persoon die deze kerk het beste kent, Jan De Cock.

Ten slotte zou ik van harte de leden willen bedanken die ons documenten bezorgen over de geschiedenis van Ukkel en zo bijdragen tot het uitbreiden van onze collecties en kennis. Wij zullen ze in de volgende bladzijden in de verf zetten, in het bijzonder in onze rubriek *La vie du Cercle*.

HENRI QUITTELIER, combattant de la Grande Guerre

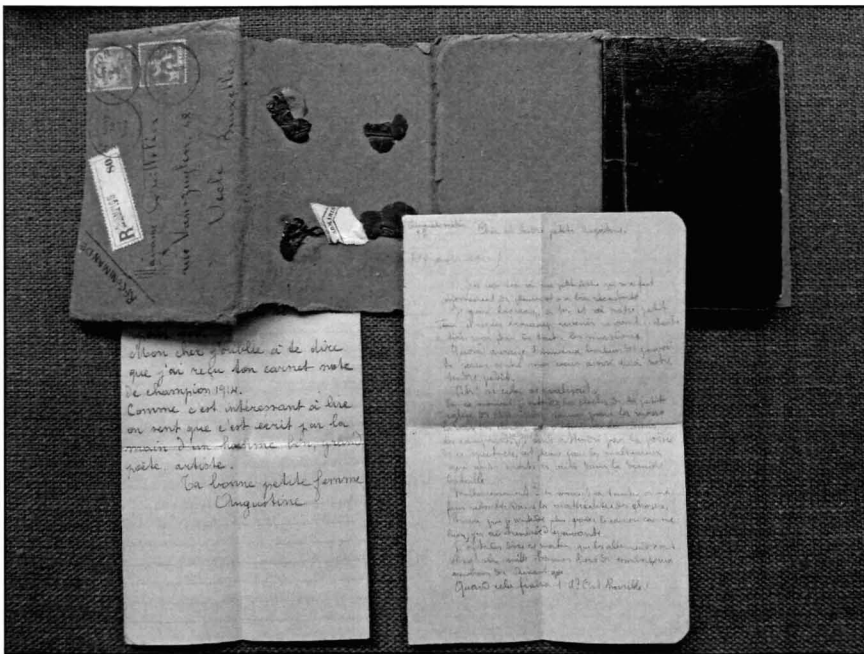
Journal de Guerre, le "Carnet noir"

1^{er} au 16 août 1914

Présenté par Laure Hammes-Quittelier

Revivre une période de la vie d'un être cher
 est le plus beau des cadeaux

*en 2002. Elles contiennent de nombreuses données
 concernant la vie d'Henri Quittelier durant la guerre
 14-18.*



Le Carnet noir et son emballage postal, précieusement conservés jusqu'à aujourd'hui.

La lettre de son épouse accusant réception du carnet, quatre ans après son envoi.

La lettre du 16 août 1914 à Augustine.

*Henri Quittelier, mon grand-père paternel, né en
 1884, est bien connu pour les représentations de sites
 d'Uccle par ses peintures, ses dessins et surtout par
 ses gravures à l'eau-forte. Il vécut à Uccle de 1909 à
 1980, date de sa disparition.*

*Sa vie personnelle et artistique est développée dans
 un album biographique édité et présenté en 2009 au
 Doyenné, Maison des Arts, à Uccle. Il m'a été permis
 de réaliser cet ouvrage grâce aux archives de l'artiste
 laissées à son fils Henri et qui m'ont été transmises*

*Étant membre du Cercle d'Histoire
 d'Uccle, l'occasion m'est donnée de
 partager ces précieux documents avec
 les lecteurs de la revue Ucclesia.*

*Le journal de guerre de Henri
 Quittelier, combattant belge durant
 la Grande guerre, classe 1904, est
 constitué de quatre parties :*

1. « La défense de Namur », durant
 laquelle il écrit son journal dans un
 petit carnet noir.

2. « Calais », à l'Ambulance
 Richelieu où il est intégré comme
 infirmier-ambulancier.

3. « Port-Villez, Mortain, Sainte-
 Adresse au Havre », où il est nommé
 professeur de dessin dans les Instituts
 militaires de rééducation des blessés de
 guerre.

4. « Armistice », la vie des militaires après la guerre,
 un combat d'un autre ordre.

*La première partie est publiée dans le présent
 Ucclesia, les suivantes paraîtront ultérieurement.*

*Ces recueils sont réunis par moi-même dans un livre à
 paraître plus tard sous le titre de « C'était le 1^{er} août
 1914 ». Voici donc la première partie du journal
 d'Henri Quittelier, le « Carnet noir » rédigé pendant
 la défense de Namur à laquelle il participe au sein*

du 13ème de Ligne, compagnie cycliste, du 1er au 23 août 1914. Il avait 30 ans depuis le 14 juillet.

La principale caractéristique de ces pages est d'avoir été écrites au moment même des événements. Il ne s'agit pas de « souvenirs de guerre », avec ce que cela implique du travail a posteriori de la mémoire, souvent déformant, mais de notations à chaud exprimées par un combattant sensible, observateur, intelligent et capable de perceptions personnelles¹. Quand il écrit qu'il a « tremblé d'épouvante » il nous livre son sentiment le plus profond, celui qu'il ressent encore au moment de le fixer sur son carnet. L'immédiateté du carnet est déjà affaiblie dans la lettre qu'il envoie à ses parents dans laquelle le mot « épouvante » ne se retrouve évidemment pas. Le Carnet noir nous renseigne également sur le degré élevé de patriotisme de la population aux environs de Namur. Enfin, son carnet permet d'imaginer l'effet qu'a pu produire le tocsin sonnante dans la nuit, à Saint-Pierre.

Mes interventions dans le texte apparaissent en italique. Les lettres à ses parents et à son épouse intercalées dans la présente transcription du carnet figurent entre guillemets.

Les notes inscrites du 1er au 16 août 1914 dans un petit carnet noir envoyé par recommandé le mercredi 19 août 1914 (cachet de la poste de Champion), adressé à son épouse Augustine à Uccle. Il n'est arrivé à son destinataire qu'en décembre 1918.

*

Le 1er août 1914, jour de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie est également celui de la mobilisation générale des armées belges. C'est dans la nuit du 31 juillet et du 1er août 1914 qu'une dépêche lui parvient l'intimant de rejoindre à la gare son unité, 5/2, 13ème régiment de ligne, compagnie cycliste. La destination est inconnue.

Le « Carnet noir » - La défense de Namur

Samedi 1er août.

Depuis quelques jours, on avait parlé d'une guerre de l'Autriche avec la Serbie, et les choses s'aggravèrent par des menaces de la Russie et de l'Allemagne.

Finalement, la guerre est déclarée entre ces différents pays, ainsi qu'avec la France.

Je m'attendais à être rappelé depuis la veille. La nuit, je fus agité et me réveillai vers une heure lorsque j'entendis le tocsin sonner à l'église. C'est la guerre contre nous.

Depuis ce moment je ne fermai plus l'œil car j'avais la certitude d'être rappelé ; en effet, à 4 heures du matin, on vint me donner l'ordre de rappel.

Ma pauvre femme se réveilla en sursaut et avait compris que je devais rentrer. Il s'en suivit bien des larmes. Il fut impossible de rester couché et nous nous levâmes. Je m'apprêtai rapidement et je songeai à toutes mes affaires, je donnai en ce sens certaines instructions à ma femme. Ensuite, j'embrassai bien longuement mon pauvre petit fils qui lui aussi était tellement ému. J'ai eu la gorge serrée et le cœur gros.

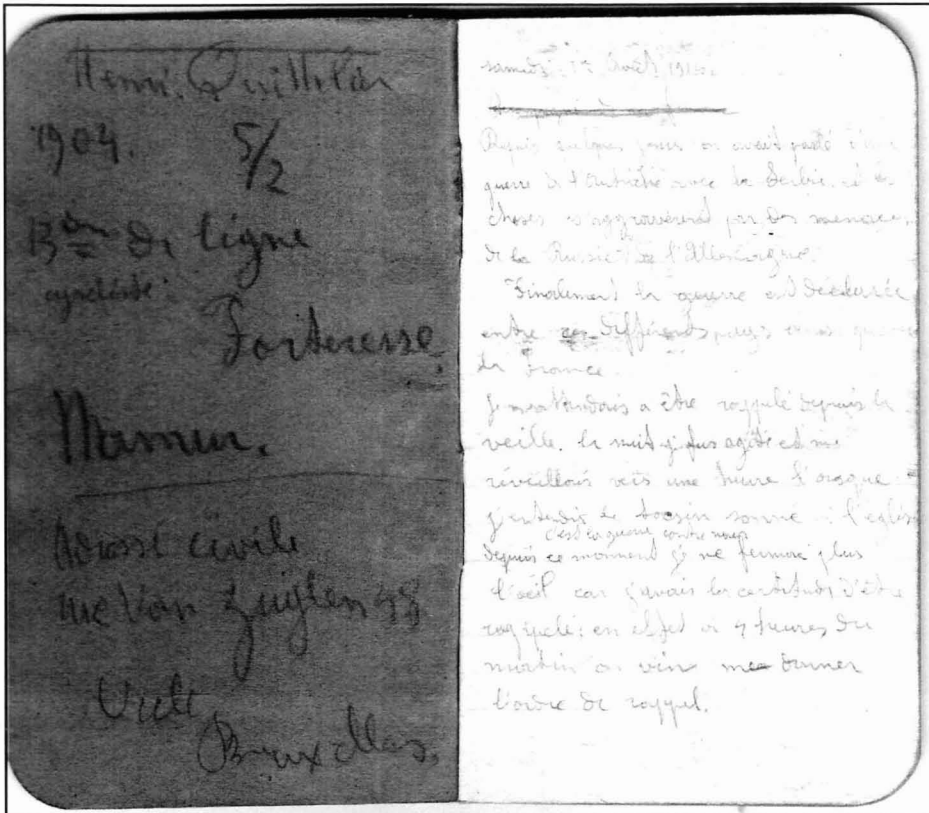
Je quittai à regret mon atelier en y jetant un dernier coup d'œil comme si je ne devais plus le revoir.

J'embrassai une dernière fois ma bonne Mère.

Je fus accompagné à la gare par ma femme et mon cher Père. Nous fîmes des adieux la gorge serrée les larmes aux yeux.

Le train était bondé de militaires. Tous les soldats, à quelques exceptions près, n'ont pas dit un mot, peut-être pensaient-ils à ceux qu'ils venaient de quitter. L'équipement fut lent, nous avions tous les nerfs crispés, ce qui rendit cette attente pénible et fatigante. On nous logea tant bien que mal.

¹ Jean Stengers, "Guerre et témoins, une lecture parallèle d'André Gide et de Jean Norton Cru" in *Une guerre pour l'honneur, la Belgique en 14-18*, Racine, 2014.



Première page du Carnet noir.

Sur la deuxième de couverture, sous son adresse militaire, il mentionne son adresse civile : le sort de son carnet lui tenait déjà à cœur.

Le dimanche 2 août

La Plante près de Namur

Ce lendemain, on nous laissa espérer que nous n'en avions pas pour plus de 4 à 5 jours. Malheureusement, aujourd'hui nous avons la conviction nette que nous devrions marcher à la guerre (une honte pour l'humanité !).

À présent, je m'en veux de m'enrôler dans une compagnie cycliste et nous attendons anxieux. Nous apprenons que les Allemands viennent de pénétrer en Belgique.

En attendant, le curé du village de La Plante près de Namur, avait réuni quelques musiciens et fit exécuter une vigoureuse brabançonne. Les femmes présentes, ainsi que beaucoup parmi nous avaient les larmes aux yeux. Les hommes firent un hourra et des bravos formidables.

Les bruits les plus contradictoires circulent, on dit que les Allemands sont entrés par Maeseyck en Belgique, d'autres disent qu'ils sont dans

le Luxembourg et que les Français sont déjà à Dinant.

Nous venons de partir de Namur et nous prenons le boulevard Félicien Rops. Ce nom me donne un agréable souvenir. Nous faisons une halte à l'église de La Plante. Les habitants sont tellement compatissants, nous recevons dans les magasins tout gratuitement ainsi que dans les cafés, une femme vient distribuer des cigares à tout le monde.

Toutes les automobiles ont été requises avec le chauffeur et sont tenus d'obéir au commandant. Les chauffeurs font une drôle de tête !

Nous voilà bivouaqués en partie dans les écuries du château du Comte de ... ? au bord de la Meuse.

Le lendemain matin, nous partons en patrouille à 3 heures aux alentours du Fort de Saint Héribert, nous arrivons à une belle altitude d'où on avait à cette heure matinale de très beaux panoramas.

La descente se fit en roue libre sur une belle route.

Vers 10 heures, alors que nous étions réunis au boulevard F. Rops, nous sommes témoins d'un petit accident ; un cycliste du Génie qui passait à une allure folle parmi notre groupe et renversa notre lieutenant d'une façon si malheureuse qu'il tomba avec la tête sur le bord du trottoir. Notre lieutenant en fut quitte avec une fameuse bosse et quelques contusions légères et une forte émotion. Enfin cet imprudent cycliste eut la chance d'être pardonné.

Nous avons remarqué pendant notre service de patrouille que les ouvrages défensifs étaient bien avancés, on avait également abattu les arbres et incendié les baraques près du fort. On a nettement l'impression que celui qui voulait s'en emparer y

perdrait énormément de monde.

Depuis 3 heures du matin j'étais à vélo jusque dans l'après-midi, finalement je me couche à 9 heures très fatigué. À peine m'étais-je assoupi que l'on sonne le rassemblement en tenue de mobilisation.

Le lundi 3 août 1914 après-midi, de Namur, Henri Quittelier envoie une lettre à son épouse Augustine à Uccle.

« En hâte lundi midi

Chère petite femme

Depuis ce matin je fais partie d'une compagnie cycliste et nous allons partir dans une direction inconnue ; qui sait où !

Mon bagage me semble terriblement pesant, mais devant le danger on ne ressent rien.

Le curé d'un village voisin vient de faire exécuter une vigoureuse brabançonne par quelques jeunes musiciens que l'on a réunis.

Les femmes présentent avaient les larmes aux yeux, tout le monde était vraiment ému. C'est que nous savons que nous partons en guerre. Beaucoup de femmes sont venues pleurer ici en revoyant leur mari, frère ou fils. Tout le monde est sérieux. Je n'ai pas besoin de te mettre au courant des événements que tu sais. Encore une fois embrasse bien notre cher petit.

Ton cher qui t'aime et qui pense beaucoup à toi.

Fais part de mes sentiments filiaux à mes parents.

Henri »

Le mardi 4 août, le Roi Albert 1er de Belgique refuse le passage des troupes allemandes sur le territoire, pays neutre. Il prend la tête de l'armée belge l'encourageant à défendre le pays. Les Allemands passent la frontière belge et en représailles se comportent en barbares et se livrent à des atrocités vis-à-vis des populations des localités qu'ils occupent. Liège est la première grande ville à subir les réactions de l'ennemi. La forteresse de Liège résiste avec bravoure mais ne peut rien contre la puissance des bombardements. L'armée allemande avance sur Dinant, prochaine ville martyre. Namur se prépare à se défendre.

On nous communique que l'Allemagne déclare la guerre à la Belgique, on nous recommande de ne pas tirer sur les Français ni sur les Anglais. Cette nouvelle nous contriste, nous passâmes une nuit agitée.

Mercredi matin 5 août à 4 heures

Réveil, exercices, aiguisage des baïonnettes.

Le long de la Meuse, on fait reculer une quantité de bateaux vers Namur, la gendarmerie y perquisitionne. On voit un grand nombre d'hommes partir vers l'Etat Major, soit des déserteurs, soit des étrangers suspects. Ces pauvres gens font des adieux émouvants.

On voit un gendarme sur le pont d'un bateau avec un enfant sur ses genoux restés seuls.

Nous avons entendu plusieurs détonations dans les environs, nous supposons que ce sont encore des maisons qu'on fait sauter aux environs des ponts.

Les journaux sont difficiles à trouver, on n'y en a que 2 ou 3 parmi nous.

L'après-midi nous partons pour Yvoir pour garder le pont qui traverse la Meuse.

Les fusées du pont sont placées prêtes à les faire sauter. Nous fournissons les patrouilles et les sentinelles dans toutes parties intéressant les environs du pont. Ce fut une nuit de qui-vive et d'insomnie, nous veillons en armes dans un garage contigu au pont (auto garage Génicot).

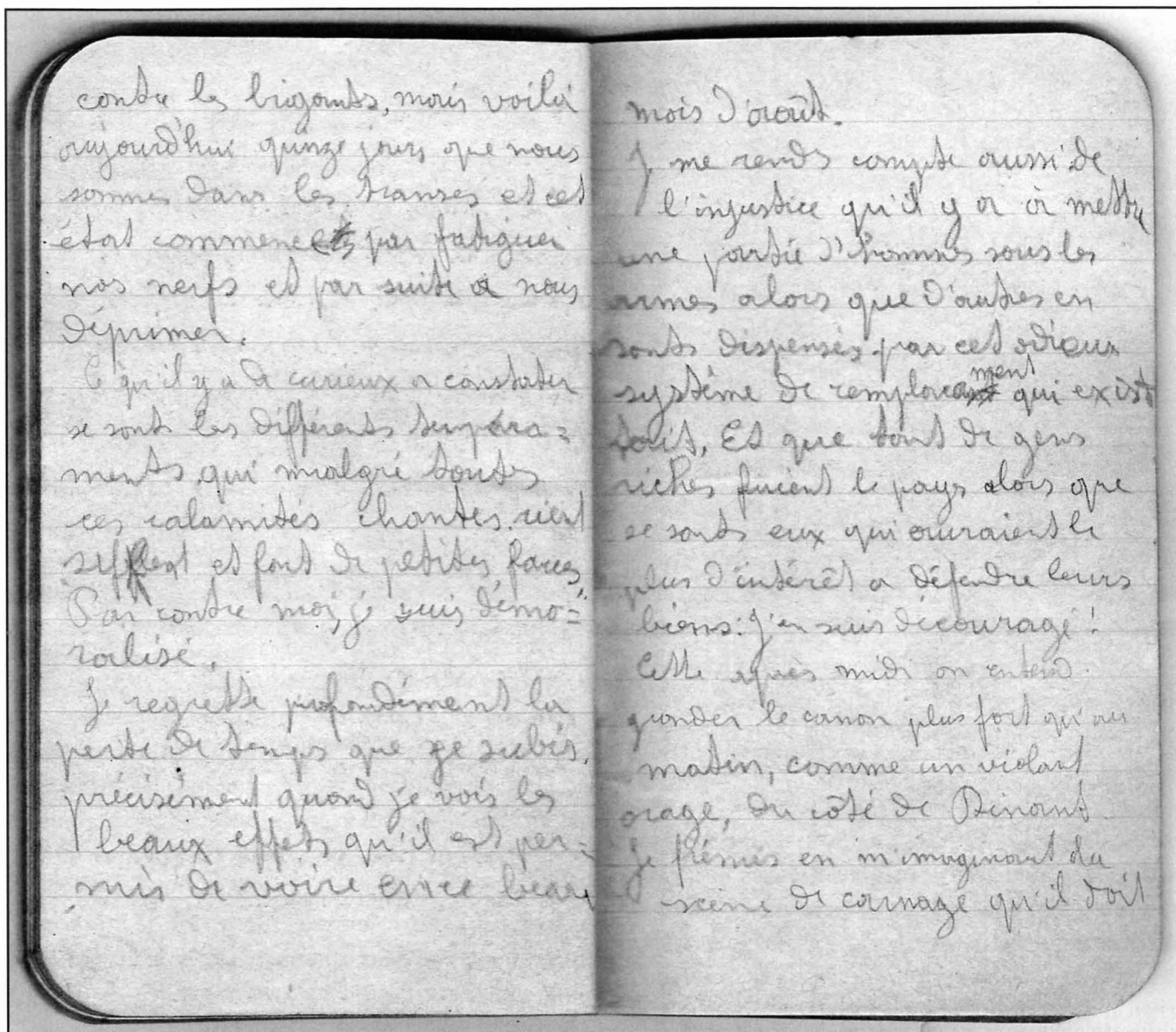
Les gens sont partout excessivement charitables.

Le matin, jeudi 6 août

Nous apprenons de brillants faits d'armes belges à Liège, mais on a l'impression que l'Allemagne est réellement trop forte contre nous.

Comme ce sont presque totalement des gens mariés parmi nous, il est facile de deviner leur indicible crainte. Tout le monde en veut aux Allemands.

Étant dans la crainte, les hommes paraissent assez



*Le carnet ouvert à une double page.
Les petites variations dans l'écriture révèlent des moments différents de la rédaction.
Tout le carnet, de format 12,5 x 8 cm, est écrit au crayon.*

complaisants entre eux. En temps ordinaire, on assiste généralement à de petites chicanes ; en ce moment rien de tout cela.

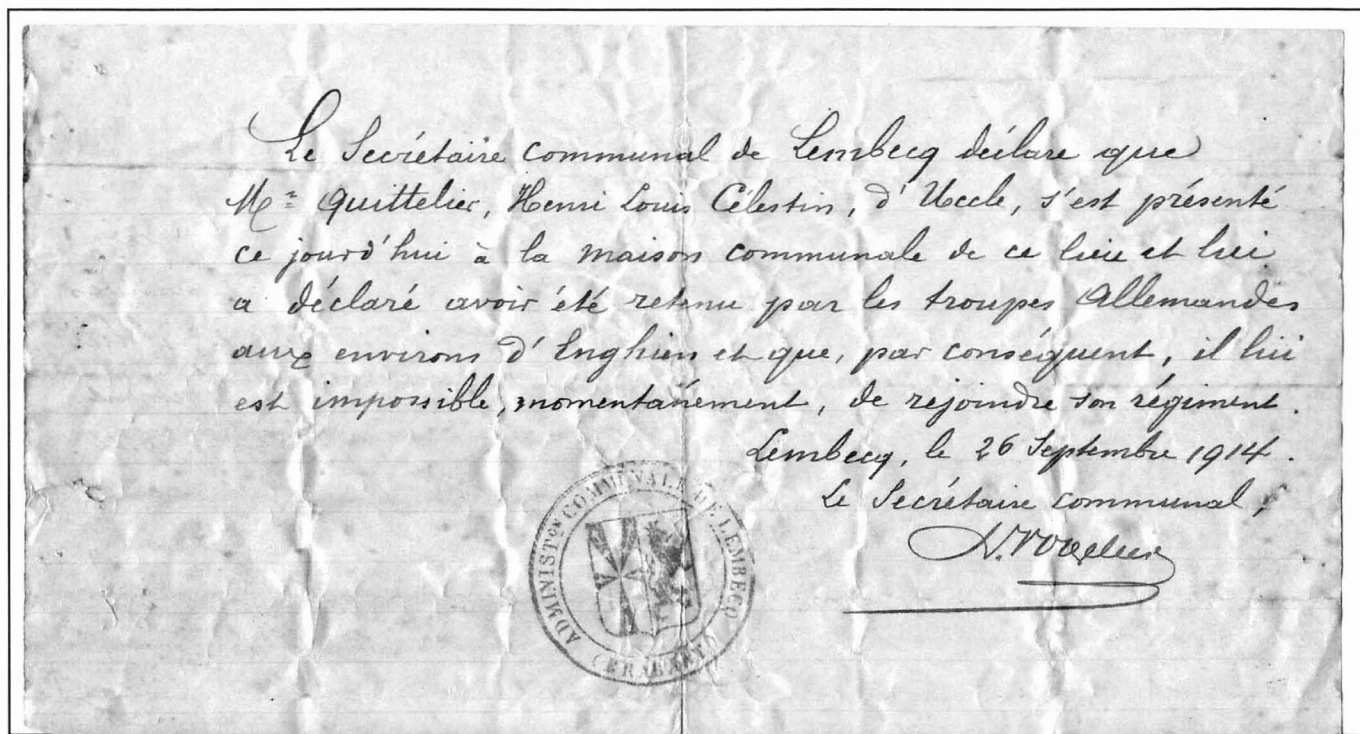
Nous avons heureusement un excellent petit lieutenant, le lieutenant Pirrot, un petit homme un peu efféminé, un peu délicat mais très intelligent. C'est l'âme de la compagnie. Les marques de sympathie à son égard sont unanimes. Un ou deux sergents fatiguent un peu leurs hommes par leurs continuelles observations mesquines et superflues en temps de guerre.

On ne nous apprend pas assez à se servir de notre

trousse, l'appréciation des distances est utile à de multiples points de vue, cependant nous avons chacun 150 cartouches.

Il y a parmi nous de nombreux hommes qui ont des connaissances et des parents dans ce pays.

Depuis la Plante jusqu'à Yvoir, ce ne fut qu'adieux renouvelés, embrassades émouvantes. Les femmes accompagnées de leurs enfants me font beaucoup de peine, la vue de ces chérubins innocents et la mine consternée de ces pauvres femmes, leurs gestes et attitudes si simples et si calmes sont de toute grandeur !



Certificat délivré à Lembeeq (Lembeek, près de Hal).

La nourriture est bonne, nous le devons en partie à notre dévoué lieutenant.

En ce beau mois d'août, la vue des paysages, des beaux nuages, des atmosphères superbes et subtiles, d'une belle femme, me laissent particulièrement rêveur et me donnent l'empreinte de nostalgie.

J'oublie de dire que nous avons eu une panique la veille au soir, un de nos hommes par mégarde a oublié de caler son verrou et avait fait partir un coup de fusil, il était presque 10 heures du soir. Les hommes sursautèrent et coururent aux armes avec l'idée que le moment était arrivé. Nous fûmes heureux de constater qu'il n'y avait personne de blessé et cela nous avertit le danger qu'il y a à manier les armes chargées.

Dans l'après-midi nous étions toujours dans l'interrogative, à un moment donné un de nous aperçoit au sommet d'un plateau cinq formes que l'on prit immédiatement pour une patrouille allemande. Par malheur nous n'avions pas une jumelle et nous fûmes obligés d'y envoyer une patrouille. La distance était d'environ 3 km. Nous avons appris que ce n'étaient que des travailleurs des champs.

La présence de ces hommes nous avait intrigué d'autant plus qu'on apprenait que les uhlands avaient été vus à Seignon près de Ciney et qu'à Dinant on venait d'en tuer deux. En transportant ces deux morts dont un officier, chacun voulu avoir un lambeau de leur vêtement, une décoration fut arrachée par deux mains à la fois. L'un eut le ruban et la couronne, l'autre la médaille.

Vers 5 heures une grosse nouvelle tout à fait inattendue nous parvient. Dans une minute les Français seront ici nous dit-on. On se met en armes et nous les attendons impatiemment. Et effectivement, un train venant de Givet passant par Dinant arrive à la gare d'Yvoir. Nous les attendons au port d'arme et de toutes les poitrines ne sort qu'un cri « *Vive la France !* ». Les Français répondent par « *Vive la Belgique !* ». Nous remarquons leur allure militaire et la belle couleur que donne l'ensemble de leur tenue. Le commandant, un homme énergique, nous dit, alors que nous étions au port d'arme : « *Je vous apporte les amitiés de vos amis de France* » (bravos assourdissants, cris d'enthousiasme formidable). *Nous venons ici pour défendre votre pays et le nôtre (en montrant la direction de l'Allemagne), faisons face à l'ennemi qui est par là et regardons par là toujours* ».

Les Français nous présentèrent les armes mais irrésistiblement on se jeta les uns dans les autres et on se serra la main sincèrement, la formidable rumeur que produisirent les cris de vive la France, vive la Belgique, résonnaient entre les rochers qui forment la vallée de la Meuse bien loin et longuement. On fit une collecte, on leur distribua du tabac et des cigarettes, un brasseur leur donna un grand tonneau de bière. Eux par contre, nous distribuèrent les paquets de tabac français qu'ils avaient avec eux.

Fraternisation de bon augure. Ils mirent une activité qui nous émerveilla à grimper dans les montagnes, d'explorer les environs, d'abattre des arbres, de barrer le pont et les routes. Toutes choses qu'on n'avait pas eu l'idée de faire depuis les deux jours que nous étions là.

Il fallait voir avec quelle fierté ils nous montrèrent leurs cartouches, leurs baïonnettes, le maniement de leurs fusils. Les nôtres firent de même. Leur commandant avait fait aiguiser son sabre comme un rasoir et prétendait avec fierté que chaque coup de sabre serait une tête de Prussien.

Bref, leur air crâne et décidé nous donna énormément de courage.

Nous venions d'apprendre la belle résistance de Liège et l'enthousiasme fut complet.

J'avais remarqué que graduellement depuis notre rappel nous étions devenus petit à petit plus décidés et cette fois par le bel exemple des Français (en partie) le patriotisme fut complet !

Vendredi 7 août

Après avoir logés dans une grange à Anhée près d'Yvoir, 30 cyclistes parmi nous sont partis en patrouille avec un officier français vers Ciney. On avait vu la veille des uhlans par là. Nous saurons bientôt le résultat de leur reconnaissance, l'officier a dit que ce serait intéressant !

Depuis notre rappel, nous avons eu du beau temps. Aujourd'hui il pleut.

Tout en causant le plus amicalement avec les Français, nous prenions des consommations

dans les cafés voisins. Entretemps arrive une automobile. Elle s'arrête et immédiatement elle était entourée. Voilà que j'entends des cris de vengeance, d'insultes et de haine, des vociférations de toutes sortes. Intrigué, je cherche à pénétrer dans le groupe et je vis couché pâle de frayeur un homme gardé par deux gendarmes. C'était un officier allemand capturé et blessé la nuit à Dinant par une patrouille française. On nous montra le costume afin qu'on les reconnaisse à l'avenir. Le malheureux qu'on avait déguisé en civil a manqué d'être lynché.

Hier un curé accompagné de deux gendarmes menottes aux poings également étaient passés, on suppose que c'était un espion.

Vers midi nous partons d'Yvoir sous une pluie battante.

Nous nous reposons un peu à la Plante, puis on continue jusque Namur et nous logeons à l'école des Cadets dans un couloir. Des soldats nombreux devaient y avoir logé parce qu'il y avait de la paille dans ce couloir et cette paille était très sale. J'ai toujours remarqué d'ailleurs qu'aucun d'eux ne paraissait connaître la moindre règle d'hygiène. Ils crachent n'importe où sur leur propre litière, leurs habits sont jetés par terre, la plupart tousse; fatalement la phthisie se propage bien et d'autant plus facilement que nous ne sommes pas nourris régulièrement, souvent ayant très faim et affaibli et qu'il y a en surplus des courants d'air. J'ai peur de respirer à fond et me sens de nouveau triste dans ces locaux et ces couloirs immenses aux murs blanchis avec lambris goudronnés noir. Quelle triste caserne.

La patrouille dont je viens de parler tantôt vient de rentrer, il est six heures et sont trempés et non pas mangé depuis le matin. Par contre ils avaient fait prisonnier un uhlans et blessé un autre près de Cynée. Le lieutenant français qui les conduisait était paraît-il bien intrépide. Ce prisonnier racontait qu'ils étaient ainsi que leurs chevaux sans manger depuis trois jours.

L'Allemagne a paraît-il déclaré la guerre à l'Italie, nous en sommes stupéfaits. Va-t-elle se faire écraser de tous les côtés à la fois ou se sent-elle

suffisamment forte.

Nous savons que depuis deux jours ils espèrent prendre une forteresse à Liège et qu'ils n'y ont pas réussi, au contraire.

En attendant nous pressentons qu'il se prépare quelque chose contre Namur et que nous allons faire des reconnaissances contre l'ennemi.

Depuis que nous sommes séparés des Français on se sent à nouveau moins emballé, c'est dommage !

J'ai eu la désagréable surprise de constater la présence dans l'encolure de ma capote un crachat épais grisâtre, douteux. Le couloir avait 3,50 m. de large, d'un côté les vélos, de l'autre côté les tas de paille, à peine restait-il 0,60 m. au milieu pour marcher, il fallait être prudent pour ne pas glisser sur ce tapis de crachats de tabac, de colle et autres matières. Ce manque de propreté, de négligence, indique le manque de délicatesse et le manque d'éducation. Et ajouter à cela leur manque d'intellectuelle et vous comprendrez que je fus déprimé un peu à me trouver dans ce milieu. Les hommes à peu d'exception près ne se lavent pas du tout, leur teint devient bronzé et leur barbe commence à pousser

Le matin samedi 8

Réveil à 5 heures. Je rencontre un homme auquel on avait la veille donné une couche de teinture d'iode sur le bras à hauteur du biceps et en partie sur le deltoïde, la peau était brûlée et se détachait en partie ; on avait commis l'inconcevable imprudence d'avoir employé de l'iode trop vieille et pour comble éconduit d'une façon brève à l'hôpital où il était allé réclamer. Cette façon d'agir n'était pas de nature à nous encourager. Tout commentaire me semble superflu !

Enfin toute la matinée nous flânonnons dans la cour de cet énorme et triste bâtiment.

On commente les batailles de Liège et la haine se prononce de plus en plus contre les barbares, les ennemis de la civilisation, ces gens sans aveux que sont les Allemands.

Vers le soir on nous a permis de sortir et en ville il régnait un indescriptible enthousiasme,

partout des drapeaux et des cocardes français, belges, anglais et tout le monde lisant et relisant les journaux, les articles encourageants, le succès partout, le manque d'énergie des Allemands. Nous étions tellement gais, on chantait, on avait confiance et espoir. Jusque-là surtout les premiers jours, les visages étaient mornes, maintenant on lisait la satisfaction.

Le samedi 8 août Henri envoie une lettre à ses parents à Uccle :

« Bien chers parents,

Nous sommes ici dans l'attente à l'école des Cadets à Namur.

Nous avons dans l'idée qu'il se prépare quelque chose, certains indices nous l'indiquent. En tous cas nous resterons à l'arrière ligne et nous sommes confiants. Maintenant les Allemands veulent se heurter à Namur, ils sauront à qui parler, la défense est devenue formidable et de mieux en mieux de jour en jour !

En tous les cas, quoi qu'il advienne, nous resterons longtemps encore sous les armes, malheureusement pour beaucoup.

Faites bien, chers parents, les compliments à toute la famille et faites-en sorte qu'Augustine et le petit ne manquent de rien. Il faut tenir compte qu'Augustine est encline à la neurasthénie et qu'il faut bien prendre garde à cela.

Pardessus tout je suis bien réconforté par les défaites de ces ignobles brigands que sont ces répugnants Allemands. Si l'occasion se présente, je vous garantis que je les viserai avec toute l'adresse que je puis y mettre. Parmi nous, la rage ne fait que croître contre le sinistre fou qu'est Guillaume II et son fils. Après la guerre il y aura la paix possible en Europe avec l'anéantissement de cette perfide race.

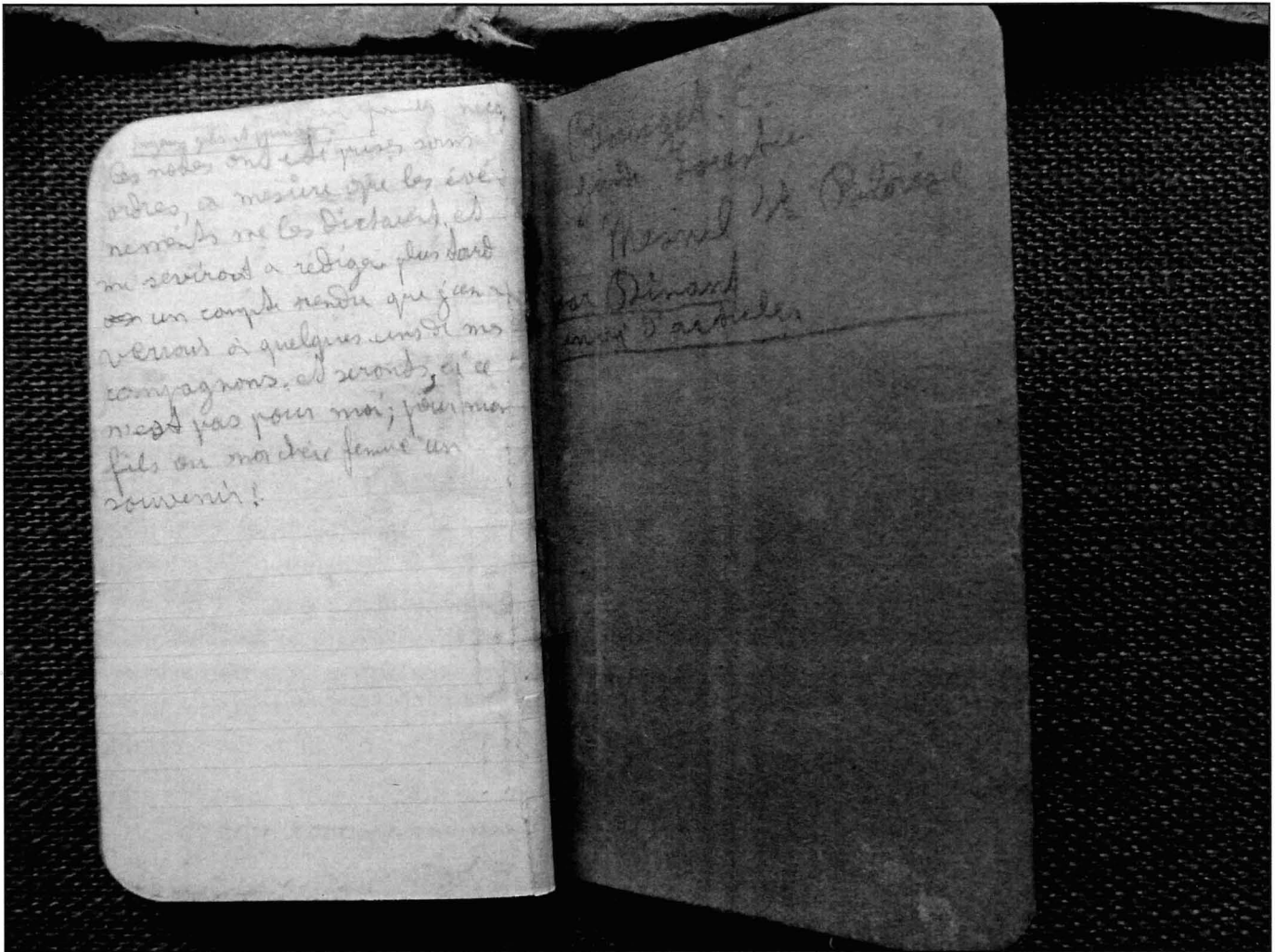
En espérant vous revoir chers parents et chère sœur le plus tôt possible, je vous embrasse de loin.

Votre cher fils

Henri

Compagnie cycliste 13ème de Ligne Forteresse »

Namur, dimanche 9 matin



*Dernière page du Carnet noir.
Le dernier mot – souvenir – montre la raison d'être du carnet.*

Il fait beau et nous pouvons sortir. Hier soir j'avais, étant grisé par nos succès, dessiné l'os d'une tête surmonté d'un casque d'Allemand piqué sur une baïonnette. On me serra la main, tout le monde accouru voir enchanté. Quand le gueulard d'adjudant va voir du griffonnage sur son beau mur blanc, que va-t-il dire ?

La journée se passe sans incidents et l'animation en ville est forte.

A 6 1/2 heures, les dernières éditions venant de Bruxelles annoncent comme la veille de très bonnes nouvelles. Des appréciations flatteuses de toutes les puissances étrangères.

Il y a une église attenante à l'école des Cadets qui est bien décorée, l'ensemble est moderne.

Lundi matin 10

Nous sommes toujours logés dans le couloir, la plupart d'entre nous souhaiterions pourtant changer de logement. Fatalement, à force de piétiner la paille de ces soi-disant couchettes, ce couloir ressembla vite à un intérieur d'écurie, un lavoir qui sert aussi d'urinoir, de sorte que les déversoirs qui donnent dans cette étable étaient bouchés et les eaux sales se répandaient partout; la paille devint du fumier ! Je songeai à une épidémie possible.

Je me console pourtant en tenant compte que nous n'avons pas encore dû combattre. On avait appris la veille une nouvelle défaite des Allemands, on parlait de 72 000 tués ! Qui ne frémirait pas ?

Nous sommes toujours dans l'attente mais moins anxieux. Nous savons que les Français, les Anglais

et les Belges ont pris contact et que l'entente est excellente. Les Allemands renouvelleraient-ils leur infructueuse tentative et pour cette fois s'attaquer à Namur ? Nous pensons que non et la confiance s'affirme.

Nous avons vu ce matin un superbe aéroplane tout clair évoluant superbement dans le ciel serein et éclairé par le soleil levant, ce n'était pas un étranger.

Pour donner une idée avec laquelle on s'affole en ces temps de surexcitation : nous étions en tenue prêts à partir tout équipés, comme toujours on se demandait l'un l'autre où nous allions. Chaque visage dépeint l'intrigue. Ne voilà-t-il pas que nous entendions des salves de canon très lointaines et cela recommence plusieurs fois. Les avis contradictoires circulent. Les artilleurs qui étaient là répondaient affirmativement. Ajouter à cela que des uhlands venaient d'être vus à environ 800 mètres. Plus de doute le moment est là. Après une demi-heure de trances nous apprenons que c'étaient simplement quelques soldats qui s'exerçaient au port d'armes sur un plancher dans la caserne. Nous ne pouvions que rire de notre méprise.

La journée se passe dans l'attente et aucune nouvelle ne nous parvient si ce n'est que des éloges de tous les pays sur notre pays. Ma tête est bourrée de tout ce que les journaux racontent. Ceux qui ne savent pas lire demandent avec insistance ce qu'on dit, je me fais volontiers interprète.

Les épisodes aussi abondent.

Il y a des hommes qui reviennent de Liège ou d'autres endroits et on voit un peu partout de petits groupes se former. Quelle différence de vie depuis huit jours !

Alors qu'ordinairement je m'occupais de peinture et de choses élevées, de poésie, maintenant c'est la guerre, toujours la guerre !

Toujours sur le qui-vive nuit et jour, les armes toujours prêtes, les nerfs tendus, le moindre bruit vous saisit. Et malgré tout cela, content de ne pas être en action dans cette effrayante boucherie

enveloppée de feu, de sang, de fumée avec l'ombre inséparable de la mort.

Tout le monde a cette crainte intérieure, les sincères vous le diront, même ceux qui veulent combattre au premier rang. Nous avons remarqué, alors que nous étions en patrouille, que ceux qui prétendaient ne pas avoir peur de la mort sont ceux qui restaient en arrière et se soustraient par tous les moyens.

Mardi 11 août

Nous sommes toujours à l'école des Cadets.

Comme toujours nous sommes dans une fatigante attente. On se demande l'un l'autre anxieusement ce qui peut bien se passer, c'est comme le calme précurseur de l'orage et la tempête.

Quelque chose d'horrible se prépare au seuil de Liège croit-on.

Nos travaux de défense sont de mieux en mieux défendus et de jour en jour.

Quelques réfugiés de Liège sont arrivés ici, leurs récits nous épouvantent.

L'ennui, l'attente, l'isolement commencent à me fatiguer, la nostalgie se fait sentir de plus en plus.

Par cette belle saison je vois à tout moment des effets magnifiques, j'ai vu au crépuscule au bord de la Meuse des paysages plein de poésie, aujourd'hui l'atmosphère était particulièrement belle, les sites tellement calmes, des symphonies de tons gris indéfinissables. À ce moment-là je fus pris de regrets et de chagrin de m'être séparé de mes couleurs et de mes brosses. Quel dommage !

L'heure de la rentrée au cantonnement approche et je suis obligé de retomber sur terre et d'être en contact avec mes pauvres et peu raffinés compagnons. Je ne leur en veux aucunement, ce n'est pas de leur faute d'ailleurs qu'ils sont ainsi : le respect et la pitié s'imposent et je fais ce que je peux quand il s'agit de leur venir en aide enfin par tous les moyens nous devons être de bons camarades et défendre ensemble notre pays.

Mercredi 12

Toujours le même vide.

J'aurais voulu me faire conducteur d'automobile afin d'avoir quelque chose à faire, je pouvais même l'audace d'en conduire une disant que je m'y connaissais. Je fis un tour de la cour et le chauffeur qui m'accompagnait n'eut pas de peine à constater mon incapacité et on ne prit plus attention à moi.

J'allai m'occuper de changer de paillasse et je parviens à me caser un peu à l'écart des autres. J'étais d'autant plus content de cette petite amélioration car la paille de ce couloir était totalement devenue du fumier et qu'il y avait là une odeur par ces chaudes journées presque intolérables. Et dire que c'est un bâtiment aux proportions énormes avec de la place en trop et qu'on nous a entassés là dans ce boyau. Ajouté à cela les milliers de mouches qui nous taquinaient et la comparaison d'une sale écurie n'est pas exagérée.

La cuisine laisse au point de vue propreté aussi à désirer par ces chaudes journées, il y règne une odeur intolérable de graisse rancie, de soupes en fermentation et que de mouches ! Les cuves en elles-mêmes sont bien nettoyées et le manger est excellent. C'est par terre un peu partout qu'il fait sale, et l'aspect d'une grande cuve avec la soupe et les déchets exposés au soleil en fermentation vous coupe surtout l'appétit. Les cuisiniers ne sont pas de première propreté non plus, sans appétit il serait impossible d'y manger.

Jeudi 13 août

Un ordre nous parvient dans la nuit nous annonçant la présence de l'ennemi à Boneffe près de Eghesée.

Nous nous levons à 21/2 heures du matin. Il ne nous fallut pas beaucoup de temps pour manger et nous partons de Namur pour le Fort de Saint Marc et d'Emine. Nous devons monter une côte formidable et interminable. Ensuite nous nous dirigeons vers la route qui va de Namur à Hannut. On nous fit charger nos armes et on devinait qu'on nous envoyait en reconnaissance contre l'ennemi.

Je ne me rappelle plus les différents villages par lesquels nous passons, nous interrogeons les gens leur demandant s'ils n'ont rien vu. À partir de Luize les réponses devenaient affirmatives et à mesure qu'on avançait elles se précisaient. On nous dit qu'à Boneffe il y en a beaucoup. On nous fait arrêter à Noville, mon pneu arrière était plat depuis plusieurs kilomètres déjà. On m'avait forcé ainsi que beaucoup d'autres de continuer. Je pressentais de plus en plus qu'il se préparait quelque chose. Les sergents étaient devenus brutaux, ils criaient et juraient sur nous.

Donc, à Noville nous mettons nos vélos en faisceau et nous voilà partis. En route, on fait retourner huit d'entre nous pour veiller aux vélos et pour voir si rien ne nous surprend par derrière. Après un quart d'heure d'attente j'entends un coup de fusil suivit immédiatement d'un crépitement formidable, on eut dit, tellement le bruit était serré, cent moteurs à explosion emballés. Cela dura un bon quart d'heure. Cela me parut interminable. Je pensais aux hommes qui devaient tomber en ce moment et comme ils souffraient. La fusillade augmentait ou diminuait, les coups de feu devenaient de plus en plus rares. Un quart d'heure après, les nôtres reviennent en bon ordre battant en retraite.

Un homme avait reçu une balle qui était rentrée sur le dos de la main droite et était ressortie en dessous du poignet. Je vis horrifié que le dos de la main était gonflé et bleu avec un petit trou et dessous du poignet une ouverture affreuse, énorme. Un autre avait reçu une balle sur le fourreau de sa baïonnette et lui avait fait peu de mal. Une balle avait fait ricochet sur l'arcade sourcilière d'un autre et n'avait qu'une éraflure, un autre une balle dans la fesse et d'autres encore soit dans l'épaule, soit perforé le poumon. Enfin au total sept blessés et malheureusement 3 morts. Les Allemands avaient au moins 30 hommes hors de combat.

Et tout cela se passait sous un beau soleil d'été finissant. Combien de fois n'ai-je pas regardé le beau paysage.

Je fus désigné en sentinelle et j'y restai toute la journée non loin du champ de bataille. Je n'ai pas

voulu aller voir ce spectacle, mais les gens qui en revenaient m'en firent les descriptions terribles, les morts restaient là jusque dans l'après-midi sous un soleil cuisant, les mouches se régalaient par milliers sur les affreuses blessures. Il y avait là de beaux grands gaillards le visage bleu, des figures grimaçantes. Il y avait aussi des chevaux morts, quelques-uns blessés, les pauvres bêtes. Il était resté là une quantité d'objets, entr'autres une cuisine, les malheureux étaient occupés à préparer du riz. Il faut noter qu'ils avaient été surpris. Jamais je n'ai été aussi triste que ce jour.

Étant de garde j'étais sur le qui-vive, les nerfs toujours crispés jusqu'à un moment je me sentis défaillir. Il faut dire qu'il ne m'avait pas été possible d'avalier la moindre chose de toute la journée.

Comment quand on voit la nature si belle et lorsqu'on pense à ceux qui vous sont chers ne pas avoir le cœur gros et l'indicible crainte d'être d'un moment à l'autre tué. Je revis les inséparables photographies que j'ai toujours sur moi et jamais je n'avais compris que la guerre fut terrible à ce point.

De retour à la caserne on se hâte de se reposer et j'apprends par un hasard curieux les femmes des trois malheureux qui sont morts, viennent les attendre. Personne de nous n'osa leur apprendre la triste nouvelle, on leur dit qu'ils étaient blessés, mais comme les femmes sont fines, elles eurent un douloureux pressentiment.

Vendredi 14

On nous fait prendre la soupe à 11 heures et nous partons à 12 1/2 heures n'ayant pas encore digéré et sous le plein soleil. Aussi, à peine partis qu'un tomba de sa machine et ce fut des contusions internes. Plus loin de nouveau un autre et d'autres encore furent incommodés.

Nous arrivons à Champion sur la route de Louvain et nous attendons des ordres. Nous voyons souvent depuis quelques jours des avions belges ou étrangers.

L'événement du jour fut le chauffeur de la compagnie qui n'étant pas milicien préfère

retourner au garage et il se rappela que j'avais voulu conduire l'auto. Pour qu'il sache partir, il fallut qu'il se fasse remplacer par quelqu'un, et bien il se dévoua de son mieux et m'apprit à conduire. Pour moi il y avait cet avantage de ne plus devoir aller sur la ligne de feu. Enfin ce jour-là j'étais pourtant moins à l'aise que la veille. Devoir conduire l'auto avec notre lieutenant et ne jamais l'avoir fait, avouez qu'il me fallait de l'aplomb et au surplus risquer les coups de feu toujours possibles.

Il est à rappeler que la bataille de Boneffe ne fut réussie qu'à moitié. Le 10ème de ligne devait venir par un chemin détourné, faire avec nous un feu croisé qui eut été désastreux pour l'ennemi. Est-ce nous qui avons battu en retraite trop tôt ou sont-ce les autres qui seraient venus trop tard ? Toujours est-il que la bataille n'a pas été complète.

Samedi 15

Réveil à 4 heures. Nous nous apprêtons et restons dans l'attente. Toujours à Champion.

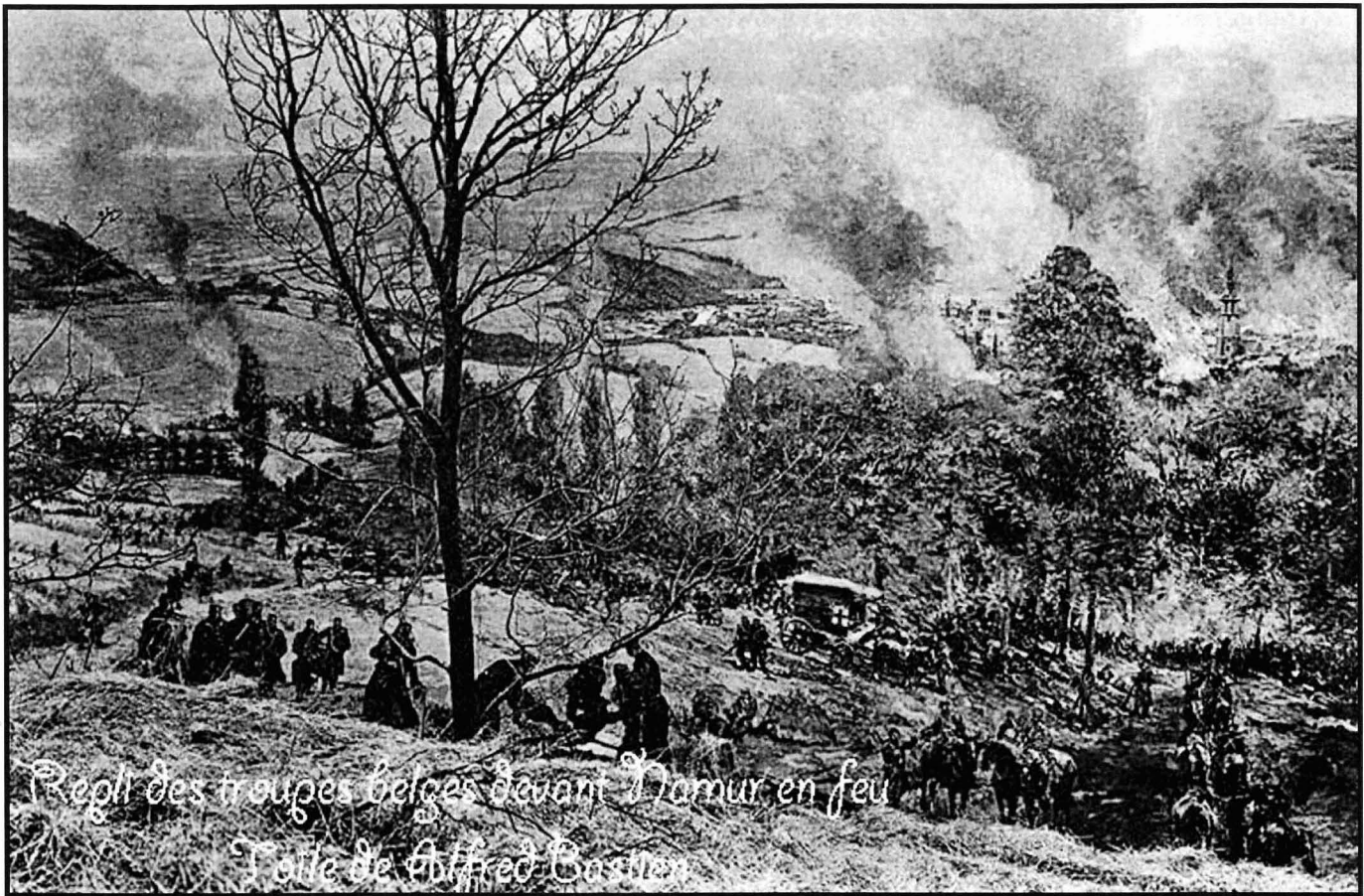
À tout instant nous entendons des coups de canon. Nous nous demandons ce que cela peut bien signifier. Les journaux évidemment ne peuvent rien dire sur ce qui se prépare mais nous nous en doutons bien.

Et la présence des avions continuelle de l'ennemi a une signification pour sûr.

En attendant je fais le plein d'essence et le plein d'eau et j'engraisse toutes les parties et voilà l'auto prête à partir. Je fais remarquer que je n'ai jamais conduit plus de cinq minutes dans la cour de la caserne et jamais sur route. Le chauffeur est parti subitement hier prétextant être malade et on se base sur moi pour la conduire ; il s'agira de ne pas perdre la tête et de concentrer mes idées et bien me rendre compte sur l'importance d'une pareille chose.

C'est chez un grainetier que nous sommes logés en partie (Francard-Clesse à Champion).

Je viens d'avoir lu les abominations que les Allemands commettent dans notre pays. Plusieurs d'entre nous qui sont d'origine de ces contrées



*Un épisode du siège de Namur par Alfred Bastien.
Engagé volontaire en 1915, il fut incorporé dans la section artistique de l'armée.
Notons qu'Alfred Bastien est décédé à Uccle en 1955.*

dévastées sont d'autant plus surexcitées contre les brigands.

Mais voilà aujourd'hui 15 jours que nous sommes dans les transes et cet état commence par fatiguer nos nerfs et par suite à nous déprimer. Ce qu'il y a de curieux à constater ce sont les différents tempéraments qui malgré toutes ces calamités chantent, rient, sifflent et font de petites farces. Par contre moi je suis démoralisé.

Je regrette profondément la perte de temps que je subis, précisément quand je vois les beaux effets qu'il est permis de voir en ce beau mois d'août.

Je me rends compte aussi de l'injustice qu'il y a à mettre une partie d'hommes sous les armes alors que d'autres sont dispensés par cet odieux système de remplacement qui existe, et tant de gens riches fuient le pays alors que ce sont eux qui auraient le plus d'intérêt à défendre leurs biens. J'en suis découragé !

Cet après-midi on entend gronder le canon plus fort qu'au matin, comme un violent orage du côté de Dinant. Je frémis en m'imaginant la scène de carnage qu'il doit y avoir là-bas.

À un moment donné un motocycliste arrive porter un pli à notre lieutenant, il pâlit et met de ce fait encore plus d'angoisse au cœur des hommes. Il nous dit simplement de nous mettre en route immédiatement. Et comme toujours on s'interroge mutuellement anxieux : où irons-nous? Et la soupe était justement prête. En plus de cette crainte j'en avais une autre moi ; l'auto est là, elle m'attend sous les yeux de la compagnie dirigés vers moi. Je fais des efforts pour être calme et je concentre mon attention.

La machine se met facilement en marche, je me mets au volant, je démarre facilement mais je me mets à zigzaguer au milieu de ma compagnie, ils me firent précipitamment place. Enfin je me mets en deuxième vitesse et les zigzagues deviennent

moins inquiétants.

Nous revenons un peu avant la nuit et j'eus une légère satisfaction d'avoir réussi.

La compagnie n'a pas eu d'engagement.

« Samedi après midi

Chers Parents,

Je vous fais savoir que nous sommes à Champion sur la route de Namur à Louvain.

Je n'ai encore reçu que deux lettres depuis les quinze jours que je suis séparé de vous chers parents. Êtes-vous bien sûr que l'adresse est bien indiquée ?

Nous sommes toujours dans l'attente et cela nous fatigue à être toujours dans l'interrogative.

Après être parvenu à entrer dans une compagnie cycliste, ne voilà-t-il pas que j'ai eu l'ambition de conduire une automobile, c'est la meilleure carotte que je pourrais avoir.

Un chauffeur m'a donné une demi-heure de conseils et je conduis timidement, encore un peu gauche, mais ça va.

Je comprends de moins en moins comment une guerre pouvait encore être possible à notre époque de civilisation, c'est bien cruel et j'en éprouve bien du regret.

Dans tous les cas comme chauffeur je ne devrais plus aller sur la ligne de feu, comme je l'ai déjà fait, évidemment il y a toujours du danger mais il est moindre.

Nous entendons le canon gronder comme un orage lointain.

Comment ce peut-il que Guillaume II et son fils soient encore en vie, de pareils monstres devraient depuis longtemps être assassinés. Malgré notre vaillance, il est à remarquer qu'ils envahissent notre pays, nous n'entendons rien des Anglais, je me demande quelle tournure cela va-t-il prendre. On a fait sauter une quantité de maisons aux alentours des forts autour de Namur... »

La suite manque, le papier ayant été déchiré. Retour au carnet, en dernière page :

Dimanche matin 16

Réveil à Champion toujours, la compagnie est partie et je reste seul avec l'auto ici.

Quelle bonne carotte !

P.S. Ces notes ont été prises sans ordre à mesure que les événements me les dictaient et me serviront à rédiger plus tard un compte rendu que j'enverrais à quelques-uns de mes compagnons et seront si ce n'est pas pour moi, pour mon fils ou ma chère femme un souvenir !

Ainsi se termine le Carnet noir.

Le 16 août 1914 Henri Quittelier envoie une dernière lettre à son épouse :

« *Dimanche matin 9 heures.*

Chère et tendre petite Augustine,

J'ai reçu hier une petite lettre qui m'a fait énormément de plaisir et m'a bien réconforté.

Je pense beaucoup à toi et à notre petit Henri et j'espère beaucoup revenir vivant, je cherche à tirer mon plan de toutes les manières.

Quand aurais-je l'immense bonheur de pouvoir te serrer contre mon cœur ainsi qu'à notre tendre petit. Ah ! si cela se réalisait.

En ce moment j'entends les cloches de la petite église de Champion, sonner pour la messe, la voix des cloches s'étend au loin dans les campagnes si calmes, je suis attendri par la poésie de ce spectacle, et pleure pour les malheureux qui sont morts la veille dans la dernière bataille.

Malheureusement d'un moment à l'autre on me fera retomber dans la matérialité des choses. Pourvu que je n'entende plus gronder le canon comme hier, j'en ai tremblé d'épouvante.

J'entends dire ce matin que les Allemands ont vingt-six mille hommes hors de combat aux environs de Dinant.

Quand cela finira-t-il ? C'est horrible !

Que le petit soit bien sage, à mon retour nous ferons monter des cerfs-volants et nous en fabriquerons. Ce sera si gai ! S'il obéit bien je lui rapporterai une grande médaille en couque de Dinant.

Je n'ai pas besoin de te dire beaucoup, tu trouveras beaucoup dans le petit carnet que je t'envoie et que tu dois conserver précieusement et ne montrer à personne, il y a beaucoup de fautes et c'est lourdement écrit. Ce n'est intéressant que pour nous.

Je te tiens toujours contre ma poitrine chère petite femme ainsi que notre beau petit, et aussi mes chers parents. Et avec le plus grand espoir chère petite femme, je te serre et t'embrasse bien fort contre moi.

Ton bien cher Henri »

Le 19 août mercredi soir, Henri écrit à Augustine dans un moment de désespoir, tant il craint pour son avenir, une sorte de testament, lettre retrouvée dans les archives et dont on ne sait si elle a été envoyée ou non :

« mercredi soir 19

Ma pauvre petite Augustine

Qu'on n'oublie pas que la maison que nous occupions nous appartient en partie, il est je crois superflu de rappeler que les 8000 frs (huit mille francs) que nous possédions ont été employés à la construction de ladite maison. Évidemment il n'a été fait aucun acte de notaire concernant cela, entre nous en famille nous le savons. Cela doit te revenir tôt ou tard à toi et à notre cher fils.

Ensuite tu veilleras à ce que le petit aie une bonne éducation et une bonne instruction et veille bien quels amis il pourrait fréquenter. C'est de la plus haute importance. Évidemment toutes ces recommandations seront superflues je l'espère, tu es assez prévoyante pour cela et c'est pourquoi j'ai bien confiance en toi. Puisque le petit est disposé aux affections de poitrine, pousse-le aux métiers de plein air, sinon il ne vivra pas vieux et toi de même chère Augustine fais en sorte que tu sois toujours au plein air et sois un peu plus philosophe, accepte avec résignation le sort qui t'est réservé.

Je te conseille d'emballer le mieux possible mes œuvres ; celles que tu préfères, mets-les en sûreté. Fais disparaître les armes ! N'attends pas pour fuir jusqu'à ce que les brigands soient là, ils n'épargnent rien, ici en tout cas ; je les ai vu à l'œuvre de près, c'est inouï, incroyable. Pars en Hollande ou en Angleterre et que mes chers

Parents fassent de même.

Fais mes compliments à tout le monde et embrasse mes Parents pour moi et ayons toujours de l'espoir.

Ton fidèle et bon cher Henri qui ne t'oublie pas et qui te porte ainsi que notre brave petit toujours sur son cœur.

Henri

Pour précaution, ceci n'est qu'une simple prévoyance, mais ! nous aurons bien le bonheur de nous revoir tous en bonne santé. »

Henri Quittelier se soucia du sort de son petit carnet noir. Il l'envoya le 19 août par recommandé depuis la poste de Champion à son épouse. Bruxelles étant occupé par les Allemands depuis le 20 août 1914, le carnet n'a pu rejoindre sa destination et resta bloqué jusqu'à la fin de la guerre. À ce moment, son épouse Augustine eut la surprise de recevoir le carnet de guerre de son époux. Le 15 décembre 1918, elle écrivit à Henri, encore en service à Sainte-Adresse (Havre) une lettre dont voici l'extrait qui concerne le carnet :

« [...] J'oublie de te dire que j'ai reçu ton carnet de notes de Champion 1914. Comme c'est intéressant à lire, on sent que c'est écrit par la main d'un homme bon, grand poète et artiste,

Ta bonne petite femme Augustine. »

Henri lui répondit le 28 décembre comme suit :

« Ma femme bien aimée,

Enfin, après bien des angoisses, je viens de recevoir ta lettre datée du 15 courant. Je suis bien content que mon carnet de notes nous soit enfin revenu, c'est un beau souvenir de guerre.

Je pars demain à Port-Villez près de Vernon à l'I.M.I.O. c.à.d. Institut Militaire des Invalides et des Orphelins de guerre, comme professeur de dessin et comme moniteur. J'y retrouverai mon camarade Legraive (architecte).

Tu n'as pas besoin de timbrer les lettres qui sont destinées à des militaires.

J'aurai probablement un petit congé vers le début février 1919.

Ton fidèle époux, Henri »

La prise de Namur par les Allemands le 23 août 1914 signifia pour Henri Quittelier le début d'une longue suite de tribulations que nous pouvons retracer grâce au brouillon d'une lettre envoyée à un ami : abandonné par sa compagnie, isolé, il décide de retourner chez lui à Uccle. Il part à pied en traversant les lignes ennemies en deux étapes : Namur-Huy, Huy-Bruxelles. Il y parvient grâce à un paysan qui lui procure un costume civil. Bruxelles est déjà occupé par les Allemands depuis le 20 août. Arrivé à Uccle, il est gravement malade. Après s'être soigné il part rejoindre sa compagnie à Gand, toujours à pied. Il est retenu par les Allemands aux environs d'Enghien et parvient à Lembeck le 26 septembre encore non occupé où il reçoit de la Commune un certificat pour expliquer son retard et qu'il ne peut rejoindre son régiment momentanément.

Il retombe malade et est hospitalisé à Klemskerke le 10 octobre. De là, il part sur le front de l'Yser à Dixmude. En tout 235 km qu'il parcourt à pied.

Il retrouve sa compagnie à Audembert dans le Pas de Calais. A nouveau malade, il est envoyé à l'Hôpital Lamarck à Calais pour bronchite chronique le 24 octobre.

Après guérison, il est agréé comme infirmier à l'hôpital Richelieu à Calais le 30 octobre 1914 le lendemain de son arrivée. Il y restera jusqu'au 18 mars 1916 date de sa mutation comme professeur de dessin à Port-Villez près de Vernon à l'Institut Militaire de Rééducation Professionnelle (I.M.R.P.).

Une prochaine livraison d'Ucclesia publiera les notes écrites à Calais.

UCCLOIS DEPUIS TOUJOURS

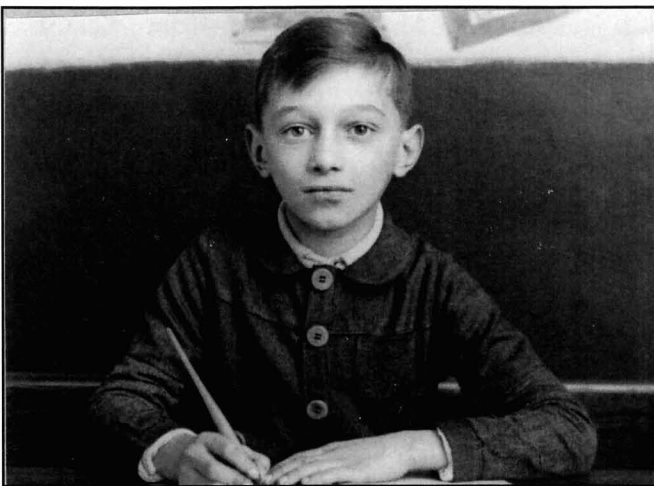
La famille Dehaes II

Jean Dehaes

Nous poursuivons dans ce numéro la publication des souvenirs de Jean Dehaes.

Mes jeunes années dans les écoles d'Uccle

Après l'école gardienne, en route pour l'école primaire néerlandophone catholique, rue du Doyenné, 98. Les 1^{ère}, 2^{ème} et 3^{ème} années étaient données dans la même classe dirigée par M. Liekens. Je préfère ne pas parler de mes résultats scolaires car ce n'était pas brillant mais, enfin, je n'ai pas dû doubler et j'étais un élève discipliné. La récréation était pour moi le meilleur moment de la journée : nous jouions au football, keeper volant, 3 corners, penalty, balle chasseur, aux billes et à la toupie, jeu où je n'excelsais pas.



Jean Dehaes à 8 ans.

Pour me faire des amis, je n'ai jamais eu de problème puisque j'étais en pays de connaissance.

J'avais tous mes camarades du Poeleke : l'ami de toujours et premier de classe Georges Buekenhout, Pierre Lamon de deux ans mon aîné, son frère Jacques, un an plus jeune. Dans notre classe il y avait aussi Léon De Corte, connaissance de l'école gardienne.

Je me souviens de ces hivers rigoureux de neige et de gel où, après de longues insistances, je pouvais aller à l'école en sabots. Quel plaisir ces longues glissoires dans la cour d'école, on m'avait fabriqué des moufles en peau de lapin pour l'hiver et j'avais une culotte de golf comme Tintin.

En cette époque de guerre, c'était toujours un moment mémorable quand la sirène retentissait et que tous les élèves se réfugiaient dans la cave de l'école, quelle pagaille, quelle bousculade ! Nous étions insouciant, inconscients du danger que ces alertes représentaient.

Les 4^{ème}, 5^{ème} et 6^{ème} années étaient réunies également dans une même classe avec comme instituteur M. Emile Van der Veken. Il venait dessiner le jeudi après-midi toutes sortes de dictons ou de maximes aux trois tableaux noirs situés au-dessus des tableaux normaux. Il nous apprenait des poèmes, des chants, des fables et tous ces textes étaient stencillés pour nous. J'en possède encore certains. Il est impossible d'oublier un tel homme ! Ce personnage remarquable avait fondé une chorale, présente lors des grands événements à l'église Saint-Pierre. Les enfants étaient habillés d'une longue aube blanche.

Autre souvenir, un certain jour, pendant la guerre, l'inspecteur vint nous rendre visite à l'école dans



L'atelier Dehaes se trouvait au n° 11 de la chaussée (à droite de la photo), dans la maison blanche où l'on voit une enseigne en oblique (surmontant l'entrée cochère).

Les Dehaes n'occupaient que la moitié de cette maison.

la classe de M. Van der Veken. L'inspecteur était un certain Bouweraets, flamingant notoire. Ce personnage avait une forte ressemblance avec le roi Léopold II, grand, fort et une barbe noire. Il était détesté par beaucoup de monde. C'était lui qui décidait que tel ou tel élève devait fréquenter l'école néerlandophone sur la base de la langue parlée à la maison. Il utilisait une ruse : montrant une pomme il demandait « wat is dat ? », rares étaient ceux qui ne répondaient pas spontanément « nen appel ».

Notre instituteur nous avait avertis de sa visite en insistant sur notre comportement. La visite de l'inspecteur touchait à sa fin lorsqu'il demanda à la classe lequel de nous voudrait bien chanter une chanson. Après insistance, J.V.O leva le doigt et dit : « Moi, M. l'Inspecteur ». Celui-ci acquiesça de la tête et Jeanke commença : « J'attendrai, j'attendrai le jour et la nuit, j'atten... » il n'a pas pu continuer sa chanson. L'inspecteur lui ordonna de s'asseoir. Notre brave instituteur devint rouge comme une

tomate, mais enfin il était satisfait de nous ! J.V.O. a été pendant de longues années épicier au coin du parvis Saint-Pierre et de la rue Xavier De Bue.

Notre instituteur, M. Emile Van der Veken était un homme assez maigre (nous l'appelions entre nous Milleke Spek). De temps en temps, la moutarde lui montait au nez. Par exemple, lorsque les billes de l'un ou de l'autre tombaient sur le carrelage. J'entends encore le bruit : tic, tic, tic, tic... puis fou rire général. Lui réclamait le silence en frappant avec une latte sur son bureau.

En 1942, j'ai fait ma première communion ou petite communion en l'église Saint-Pierre. Mes parents avaient fait des crêpes pour l'après-midi. En ces temps-là on n'accordait pas trop d'importance à ces événements car nous étions en temps de guerre.

Un souvenir m'est toujours resté vivant dans la mémoire : la venue de Winston Churchill (1874-1965) à Uccle, le 15 novembre 1945. Avec l'école,

nous sommes allés l'acclamer lorsque l'avenue Langeveld changea de dénomination et devint avenue Winston Churchill. Je le vois encore avec son chapeau haut de forme, le cigare à la bouche et faisant le signe « V » des doigts pour symboliser la victoire des Alliés sur les Allemands. Vingt-deux ans plus tard, le 4 octobre 1967, la princesse Margaret a inauguré la statue de Sir Winston Churchill au rond-point portant son nom.

En 1947, j'ai fait ma communion solennelle. Fréquentant une école catholique je ne devais faire qu'une année de catéchisme. Par contre, les élèves de l'école communale devaient en faire deux. La personne qui nous enseigna et nous prépara à cette cérémonie était la sœur de l'inspecteur Bouweraets (Juffrouw Bouweraets). Cette petite femme toujours habillée de noir était le prototype de la bigote. En ce temps-là, on pouvait parler de cérémonie religieuse : à 8 heures, messe et communion, à 10 heures, grand-messe solennelle d'une durée de 1 h 30 à 3 h. L'après-midi, le salut et la consécration à la Sainte Vierge. Le lundi, messe à 9 h. Ce jour-là, les communiant n'avaient pas école. Luxe suprême: le patron de mon père m'a conduit à l'église en super grande « Buick ».

Mes parents avaient mis les petits plats dans les grands ! Comment est-on parvenu à placer tout ce monde au 37, rue Victor Allard ? Il y avait mes parents, Peiter, Tan Mia, Peter Moens, les époux Van Muysenwinkel (patron de mon père), les amis de longue date Pol Van Damme, son épouse, Marieke, leur fille Huguette étaient aussi de la fête, manquaient cependant mes oncles et tantes : ma cousine Annette faisait le même jour sa communion.

Le soleil était de la partie. Ma maman, pour mettre tous les atouts dans notre jeu, avait offert des œufs aux sœurs Clarisses, rue Haute, pour qu'elles prient pour le beau temps. Quelle belle journée ! Que de cadeaux reçus : montre, bague, missel, porte-plume réservoir et, de Madame D'Hollandse, un ballon de foot en cuir, cadeau le plus apprécié après ma montre...

Le deuxième jour de ma communion, après la messe, nous fîmes l'inauguration avec tous les

amis du superbe ballon de foot en cuir muni de lacets blancs. Quel moment inoubliable, que j'étais fier et heureux ! Fait remarquable, nous n'avons jamais cassé un carreau des fenêtres environnantes.

La rue, notre terrain de jeux

Notre terrain de jeux était principalement la rue Victor Gambier. Cette rue partait de la Poule vers Stalle. Du côté gauche il y avait des maisons, à côté les rails du tram rayé brun et blanc, « de chocolattentram », puis une bande de terre de 4 à 5 m de large, puis des jardins. La bande de terre servait à la fois de terrain de foot, de balle pelote et de stade d'athlétisme. Les amis Pierre et Jacques habitaient la première maison d'un carré de maisons ouvrières au coin de la rue Jean-Baptiste Labarre. Ces maisons n'avaient ni eau courante ni électricité, ils s'éclairaient au gaz. Les amis Lamon avaient à leur disposition une courette dans laquelle se trouvaient un petit « kot » que nous appelions pompeusement « Le Club des Sports », c'était notre local. Là, nous échafaudions nos plans pour les prochains jours, chacun ayant eu soin d'apporter une chaise et une potiche pour la décoration. Les autres amis sont Georges, le benjamin, André Demol et sa sœur Micheline. André était le plus jeune, honneur suprême pour lui, il pouvait ramasser nos balles et parfois compléter l'équipe. Le père de Pierre et de Jacques nous avait fabriqué un marquoir pour les résultats de balle-pelote, mon père, des chasses (sorte de quilles en bois nécessaires à la pratique de la pelote).

Pour le lancement du javelot, nous chapardions quelques manches de brosse. Pour le lancement du disque, mon père avait fabriqué un disque de bois. Pour le lancement du poids, nous nous étions appropriés celui de la balance de cinq kilos. Pour l'une ou l'autre Saint-Nicolas, j'avais reçu une paire d'échasses en bois.

Parfois Roger Tanghe nous rejoignait. Du matin au soir, nous étions à la rue, la langue n'a jamais posé de problème, nous avons appris les deux en jouant. Le soir, à l'appel de mon père : « JEAN ! » je ne devais pas tarder à rentrer, sinon ça chauffait.



Léon HAUBEN , notre fameux centre-avant Auteur de 145 buts pour Uccle-Sport

*Illustration extraite de l'ouvrage Si Uccle Sport m'était conté, 1901-2001
(155 p.) une réalisation d'une équipe de passionnés dont Jean Debaes faisait partie.*

Mais quelle jeunesse hereuse j'ai pu vivre !

Mon affiliation à Uccle-Sport.

Vers l'âge de 13 ans, j'ai signé une carte d'affiliation à Uccle-Sport. Cela a donné une certaine orientation à ma vie, jusqu'à aujourd'hui. Mon père et moi étions depuis longtemps supporters d'Uccle-Sport. Depuis 1944, nous étions assidus aux matches at-home, rue Victor Allard, rue du Merlo, le terrain des Pierrots, surnom donné aux joueurs d'Uccle. Nous y avons vécu le match mémorable Uccle-Turnhout, 4-0, décisif pour la montée en division d'honneur ou l'actuelle division I. La saison suivante, nous jouions contre tous les grands clubs de Belgique à l'époque, la

Gantoise, Bruges, Standard, Liège, etc.

Il y avait 8.000 spectateurs et quatre agents de police pour contenir la foule. Pour botter un coup de coin, les spectateurs devaient reculer. Moment grandiose et euphorique : parfois nous effectuions des déplacements pour supporter notre club jouant à l'extérieur. Jef Légume, l'épicier du coin, nous transportait avec son camion : il sortait ses cageots vides, installait des bancs de bois et en route. Quelle ambiance il y avait, ce n'était pas du hooliganisme mais des supporters dans le vrai sens du terme.

J'ai parcouru toutes les catégories d'âge : cadet, scolaire, junior et équipe réserve. Mon poste était gardien de but. Pourvu de quelques talents

mais handicapé pour ce poste par ma petite taille et mes petites mains, et comme, de plus je ne pouvais assister que rarement aux entraînements puisque je fréquentais l'école du soir quatre fois par semaine, je jouais souvent en équipe B.

La fin de mes études

En septembre 1947, mes six années primaires terminées, mon père décide que dorénavant, j'irai à l'école en français. Il choisit l'école Saint-Albert, sous-section non payante de Saint-Jean-Baptiste de la Salle, situé dans le quadrilatère rue Moris, rue d'Irlande, rue Maurice Wilmotte, rue d'Espagne. On décide de me faire doubler la sixième année puisque j'avais fait mes études en classe néerlandophone. Me voilà parti en tram quatre fois par jour. Je ne m'en suis pas trop mal tiré puisque j'obtiens à l'examen diocésain 64 %. Je fais dans cette école, la septième et huitième année moderne que je termine avec 62 % en 1950.

Cela paraît évident, je n'ai pas les capacités ni l'envie de continuer les études. Mon souhait le plus ardent était d'apprendre le métier d'ébéniste. J'irai donc pour cet apprentissage dans une école laïque, dans la section «menuiserie-ébénisterie». Me voilà donc pour la première fois dans une école laïque. J'avais quinze ans mais tous les autres étaient plus âgés que moi de deux ans. Ils discutaient de sorties, de filles, de dancings. Je n'étais pas bien à ma place, j'étais encore jeune, innocent, «vert derrière les oreilles». Cette école me déplut et mes résultats ne furent pas brillants. Mes parents se rendirent compte que cette école ne me convenait pas et comme l'opportunité se présenta, j'irai travailler à la Sofina, là où mon père travaillait : lui m'apprendrait le métier !

Ouf, fini l'école, ou presque puisqu'il était convenu que je suivrais les cours du soir à la section dessin de mobilier, quatre fois par semaine au 68, rue du Doyenné. J'ai terminé cette période de quatre ans avec distinction. Vu mes bons résultats, j'obtiens de la commune d'Uccle, chaque année durant quatre ans, une somme de 300 francs. Elle provenait du legs Carsoel et devait être placée sur un livret d'épargne.

Mon premier jour de travail

Je serai donc ébéniste comme mon père, comme mon grand-père, c'était mon souhait depuis toujours. J'ai attendu ce jour avec impatience, l'école ne m'avait jamais passionné. Chez nous, à la maison, il était de règle : « si tu ne veux plus aller à l'école, tu iras travailler, tu apprendras un métier ».

Je pouvais commencer comme apprenti-menuisier au service d'entretien de la Sofina, grande société financière occupant environ 450 employés, dans l'atelier de menuiserie où mon père travaillait.

Comme un film qui se déroule, je nous vois encore, mon père et moi, attendre le tram 6, 10 ou 11 à l'aubette avenue Brugmann, au coin de l'avenue De Fré (nous habitons square Marlow). En ce temps-là, j'étais petit de taille et je ne portais pas encore de long pantalon. Comme des culottes courtes faisaient trop enfantin, ma maman avait dit : tu mettras une culotte de golf, c'est-à-dire un pantalon qui s'arrête un peu plus bas que le genoux, et, comme chaussures, des molières dites cyclistes, une chaussure classique d'ouvrier. Elle m'avait préparé des tartines et une petite cruche de café, le tout placé dans mon ancien cartable qui désormais servait de malette. Sans doute, la larme à l'œil, m'a-t-elle fait un signe de la main.

La première impression de mon lieu de travail était positive. Il y avait mon père et un vieux menuisier, deux électriciens, un serrurier, un peintre et un maçon. A la moindre occasion, ils n'hésitaient pas à me faire l'une ou l'autre plaisanterie. Mais cela, je le savais, c'était la tradition comme, lors de ma première paie, j'ai dû payer le verre de bienvenue.

Que j'étais fier de mon premier salaire ! J'avais hâte de rentrer à la maison pour remettre ma première paie à maman (1.800 F). Les heures supplémentaires ou l'argent de l'un ou l'autre petit boulot, je pouvais le garder pour moi, pour l'achat de mes premiers outils. En fin de semaine, je me voyais octroyer une certaine somme, je ne me rappelle plus du montant, c'était mon dimanche ; un supplément était prévu les jours de kermesse. Telle était la règle chez nous, le salaire était le domaine de ma mère, jamais au grand

jamais, je ne m'en suis plaint.

Mes débuts comme indépendant – retour au quartier du Poeleke : l'atelier du 65, rue Victor Allard

Après mon service militaire, sous l'impulsion de mon père qui s'était fait une clientèle parmi les directeurs et employés de la Sofina, je débute comme indépendant. La décision a été prise au moment où Tan Mia a été pensionnée et où nous avons dû quitter l'école du square Marlow. Le bouche à oreille nous apprend que dans notre ancien quartier de la Poeleke, rue Victor Allard, un rez-de-chaussée avec petit atelier attenant est à louer. Mes parents s'y rendent et l'affaire faite, nous déménageons vers le n° 65 alors que précédemment nous habitions au n° 37. Tan Mia, quant à elle, occupe un petit appartement rue des Fidèles ; elle est aux anges et mes parents sont contents de la savoir à proximité.

Etablis au 65, rue Victor Allard, nous nous livrons aux démarches nécessaires pour obtenir un numéro de registre de commerce, ouvrir un compte à l'Office des chèques postaux et installer le téléphone. Ces trois points nous donnaient l'impression d'accéder à un statut supérieur. Je parle de nous, il est bien évident que sans ma mère et surtout les connaissances professionnelles de mon père, je ne me serais pas, à 21 ans, jeté dans l'aventure de devenir indépendant.

Nous avons déjà une partie de l'outillage. Nous le complétons par l'achat d'une scie circulaire, d'une ponceuse d'occasion et d'une presse à placage, indispensable pour coller les feuilles de bois sur des panneaux d'aggloméré. La presse était installée à la cave.

Naturellement, le carnet d'épargne en avait pris un coup. Il nous manquait comme machines : une raboteuse, une dégauchisseuse, une mortaiseuse, une tenonneuse, une toupie pour moulurer les pièces de bois. L'achat de toutes ces machines étant inabordable pour nous, nous devions nous adresser, comme d'autres patrons à l'époque, à un façonnier qui possédait toutes les machines à bois et effectuait le machinage mécanique : on portait le bois chez lui, qu'il sciait et rabotait, puis,

nous allions le rechercher pour le traçage définitif des tenons et mortaises et l'emplacement des moulures. Comme nous n'avions pas de voiture pour le transport, nous louions, pour 5 francs de l'heure, chez un brocanteur de la rue des Fidèles, appelé Jean Dick et dont la petite salle de vente affichait pompeusement « Galerie Lafayette », une petite charrette sur pneumatiques, engin dont se servaient les maraîchers. Ensuite, chargé du bois à façonner, nous nous rendions à la gare de Calevoet où était établi Van Tasselt, l'homme des machines, et retour définitif rue Victor Allard pour déposer les bois et ensuite à nouveau rue des Fidèles pour rendre la charrette. Ce va-et-vient occasionnait une perte de temps et pourtant, nous avons traversé cette période avec enthousiasme et la fierté d'être indépendants.

Les clients et le travail ne faisaient pas défaut, pourtant nous n'avions qu'un simple panneau devant la fenêtre : « DEHAES, Meubles ».

Un certain jour, je fis la rencontre de mon ancien professeur de l'école de dessin. Dans la conversation, de fil en aiguille, il me dit qu'il s'était installé comme ensemblier-décorateur et si cela pouvait m'intéresser, il pouvait me fournir du travail ! Quelques semaines plus tard, il nous fournit les plans pour lui remettre un devis pour l'installation de six bureaux en merisier, la tablette en formica pour l'agence de voyage Wirtz, Keizerlei, à Anvers. Après quelques nuits blanches pour le calcul des prix, notre devis est accepté. Imaginez mon père travaillant le jour à la Sofina et moi chez nous. Pourtant, nous avons réalisé cette grosse commande. L'atelier était trop poussiéreux pour la finition, nous avons réquisitionné notre salle à manger. Le vendredi, nous effectuons le transport vers Anvers, le samedi, nous partons à six heures du matin en voiture avec le décorateur, mon père, Nonkel Phil et moi, pour le placement. Nous terminons le dimanche : notre satisfaction fut énorme d'avoir accompli ce travail.

Début 1958, l'exposition universelle pointait à l'horizon, les buildings poussaient comme des champignons, de nouveaux besoins se créèrent, il fallait des placards faits sur mesure, intérieur



Dans le vieil atelier solitaire et glacé, Jean Dehaes se souvient des jours anciens.

en acajou demi-poli, la face à peindre garnis de moulures, des meubles vestiaires, etc. Voilà le travail qui nous convenait : un acompte et le solde au placement. Que c'était agréable !

Vers le début de 1958, mon père décida d'acheter une voiture 2 CV Citroën. Chez nous, pas d'achat à crédit, nous payons comptant. Imaginez-vous la scène : mon père, n'ayant jamais appris à conduire, a dû revenir seul avec la nouvelle voiture depuis le garage Cosmos, situé dans le haut de la chaussée d'Alsemberg, vers la rue Victor Allard... La semaine suivante, mon ami Georges m'a donné des cours intensifs de conduite.

Cette voiture, c'était notre camion de déménagement, on sortait les sièges arrière qui, à l'occasion, faisaient office de fauteuils de pique-nique et au besoin, en un tour de vis, on enlevait le siège passager, ce qui permettait d'y glisser des planches de 2,50 m et plus. Lors d'un certain transport de meuble, j'ai dû enlever le siège du

conducteur et le remplacer par un petit tabouret, et en voiture !

Nous emménageons au Bourdon : l'atelier de la chaussée de Drogenbos

Il était difficile de se développer dans le petit atelier du 65, rue Victor Allard, c'est pourquoi nous décidons de rechercher un atelier plus grand, mais payable.

Des conversations, au moment opportun, peuvent orienter une vie. Un jour du mois de mars 1959, mon cousin Jean-Baptiste Dehaes, policier, habitant chaussée de Drogenbos, nous signale que le n° 11 est à louer. Il s'agissait d'un entrepôt de denrées alimentaires dont le propriétaire est un certain Lemaire. Une porte cochère donnait accès à un local de 22 m de long sur 6 m de large. A l'étage en façade, il y avait une grande cuisine de 6 m x 5 m, puis un couloir où débouchaient une salle à manger et deux chambres. Pour mes

parents et moi, c'était l'idéal. Le prix est de 2.300 francs, soit 300 francs de plus que la rue Victor Allard. Nous ne tergiversons pas et louons pour le prix convenu.

Deuxième coup de chance, ayant besoin de sable et de ciment, je me rends chez Hettema, firme de matériaux de construction, à côté de la gare de Calevoet. Mon regard est attiré par une affichette proposant un combiné raboteuse-dégauchisseuse-mortaiseuse, ainsi qu'une scie à ruban pour le prix de 20.000 francs, ce qui nous semble raisonnable et abordable.

Il ne nous manquait plus qu'une machine : la toupie, permettant de moulurer les pièces de bois. Troisième coup de chance : chez un fournisseur d'accessoires de machines à bois, je fus frappé par une toupie pratiquement neuve à vendre. Voyant mon intérêt, le vendeur me dit : « si ça t'intéresse, je te la laisse pour 20.000 francs, payable cash demain ». Je réponds : « D'accord, si tu la livres demain ! » et c'est ainsi que nous fûmes complètement équipés et nantis d'un atelier digne de ce nom.

Le déménagement se passa dans une ambiance formidable : faisaient partie des réjouissances, notre transporteur habituel, mon père, Nonkel Pie, Nonkel Phil, Pierre le mari de la cousine Annette et moi-même. Ma mère et Tan Mia s'occupaient de l'intendance : pistolets, bières, café. Quel bon souvenir !

Les Ucclois du Poeleke, immigrés au Bourdon : notre lente intégration

Le Bourdon était un quartier peu accueillant. Il fallait être de souche pour avoir droit au chapitre, malgré que nous étions Ucclois et parlions l'ucclois. Cela a mis quelque temps avant d'être adoptés dans notre nouveau quartier.

C'était un quartier de commères bien organisées : le lundi était jour de lessive, le vendredi on nettoyait le trottoir, le samedi on faisait les courses et à Pâques, c'était le grand nettoyage et on lavait les rideaux. Tout devait briller. Faits et gestes étaient épiés de derrière les rideaux : sortie matinale, rentrées tardives, visites d'une telle ou d'un tel,

tout était sujet à commérages mais, petit à petit, l'intégration s'est faite et nous nous sommes sentis à l'aise dans notre nouveau quartier. Il était animé et les petits commerces étaient nombreux. A côté du 11 de la chaussée de Drogenbos où nous habitions, il y avait déjà une petite épicerie tenue par un jeune couple. C'était un commerce minuscule mais leurs propriétaires ont tenu bon jusqu'à l'expropriation de 1969 pour le Ring Sud. En se dirigeant vers le Bourdon, au n° 5 il y avait un café portant l'enseigne d'Au Saint-Gillois. Il y avait là un club de jacquet et on y tirait à l'arc dans un long couloir de 15 m. A côté, au coin, se trouvait la grande épicerie. En tournant le coin de la chaussée d'Alseberg, on découvrait un magasin de lingerie pour dames. Ensuite, c'était le boulanger-pâtissier dont l'enseigne rappelait le lieu : Au Bourdon Doré, puis un petit magasin de journaux suivi d'une longue file de petites maisons particulières. De l'autre côté du carrefour, au coin de la chaussée d'Alseberg et de la rue du Bourdon, la patronne, Mme Wouters, régnait sur trois maisons communicantes : un café, une boucherie et un bollewinkel. Quelques maisons plus loin, au n° 1152 de la chaussée d'Alseberg, le café « A l'Arrière Ucclois » tenu par Casimir De Bie et son épouse. Surnommé « De Cajé », il était le capitaine de l'équipe du Royal Uccle-Sport, qui accéda à la division d'honneur en 1947-1948. Il joua plus de 20 ans en équipe de première. Une autre figure sportive dont on parla beaucoup était Louis Deleux, un centre-avant hors norme : en 26 matchs de championnat il marqua 54 goals. Une fracture de la jambe mit fin prématurément à sa carrière.

Dans un cercle de 100 m de rayon, on trouvait 8 à 9 cafés. En face de notre atelier, le « Café au Congo » formait le coin des chaussées d'Alseberg et de Drogenbos. En haut de la chaussée d'Alseberg, près de la gare, il y avait un club folklorique « Les Vodekes » (les petits chiffons). Le club accompagnait deux géants « Mieke en Janneke ». Ils étaient costumés avec des petits bouts d'étoffes de 10 x 15 cm assemblés l'un à l'autre. Ces festivités populaires se sont éteintes petit à petit vers la fin des années 1960.

En 1959, au Bourdon, il y avait encore deux

processions et trois kermesses : à Pâques, le 15 août, et à la Toussaint. C'étaient des jours d'affluence dans le quartier. Le 1er novembre, la police était mobilisée en nombre pour mener la foule à bon port, c'est-à-dire au cimetière de Saint-Gilles.

Lorsque de temps en temps, nous effectuions un travail que je qualifierais de commun, nos gains étaient nettement plus élevés. C'est donc naturellement que, petit à petit, nous nous détournions de l'artisanat pour le rentable, comme les meubles de cuisine, le lambrissage, l'aménagement de greniers, etc.

Notre dernier polisseur s'appelait Félix. Il se présenta de la façon suivante : Félix, polisseur du Roi. Lorsqu'il était en manque de travail ou d'argent, il se rendait au palais royal où l'intendant lui trouvait quelques tables ou mobilier à repolir. Mais, attention, nous ne le payions pas avant la

fin du travail, sinon Félix, par ailleurs homme de métier hors du commun, s'occupait du polissage des comptoirs de café...

L'expropriation de 1969 nous a contraints de quitter le 11 de la chaussée de Drogenbos. Heureusement, nous avons déjà acheté la maison située au 68 de la chaussée de Drogenbos où nous avons établi notre menuiserie au fond du jardin. Mon père a continué à m'aider dans l'atelier jusqu'à sa mort survenue à 73 ans.

Aujourd'hui j'habite toujours au 68, mais seul, mon épouse étant décédée le 10 septembre 2014; me voilà devenu, parmi Mme Deleux, belle-fille du footballeur Louis, M. et Mme Bergeret et M. De Paepe, l'un des plus anciens habitants du quartier du Bourdon.

DE WIJNBOUW IN BRABANT ... en in Vorst en Ukkel

Leo Camerlynck

Romeinen en Karolingers

Het waren de Romeinen die de *Vitis Vinifera*, de wijndruif, door hun hele rijk zijn gaan aanplanten. De meeste van de huidige wijnbouwgebieden in Europa zijn dan ook probleemloos terug te voeren tot de tijd van de Romeinen. Hoewel er geen harde bewijzen zijn voor wijnbouw in de Lage Landen bij de Noordzee ten tijde van de Romeinen, mag men aannemen dat hiervan wel sprake is geweest.

De eerste sporen van wijnbouw vinden we terug in 830 in Gent, Hoei, Luik en Brussel, vermoedelijk ter hoogte van Sint-Joost-ten-Node, Vorst en Ukkel, tijdens de economische heropleving onder de Karolingers.

De middeleeuwen

Voor de vroege middeleeuwen zijn er sterke aanwijzingen dat er wijnbouw was, maar voor de late middeleeuwen zijn er veel bewijzen.

Mede onder invloed van de Luikse kerk en de Cisterciënzerbeweging, raakt de wijnbouw in Brabant bekend. Tijdens deze periode zorgde de adel voor het kapitaal en de gronden terwijl de abdijen over de nodige kennis van zaken beschikten om de wijnbouw uit te bouwen.

Vanaf 1380 komt de wijnbouw in een stroomversnelling terecht. Vooral langsheen de rivieren en in de nabijheid van de steden ontwikkelt de wijnbouw zich. In toltekeningen van Dendermonde vinden we vanaf 1386 sporen van Hoegaardse en Aarschotse wijn.

Rond 1430 zorgen een stijgende bevolking en een stijgende graanprijs voor een omgekeerd effect. Vele wijngaarden worden terug omgezet in akkerland. Ook grote wijngaardbezitters worden in het midden van de 15de eeuw geconfronteerd met een dalende wijnopbrengst.

Wijnbouw in de Zuidelijke Nederlanden

Hoe en wanneer precies de wijnbouw in de Zuidelijke Nederlanden is verdwenen, is niet helemaal duidelijk

In de zeventiende eeuw was er sprake van een 'kleine ijstijd'. Geen echte ijstijd maar een periode van extreem koude winters. Dit is de periode van de bekende winterlandschappen van Pieter Bruegel en van Hollandse meesters. Deze koude periode heeft met zekerheid een groot gedeelte van de wijngaarden vernietigd.

Door de ontdekking van Amerika en daarmee de opkomst van de aardappel in Europa, was er een nieuwe cultuur die onmiddellijk vruchten gaf. Nieuwe wijnstokken zouden immers pas na enkele jaren vruchten geven. Hierdoor werden de verloren gegane wijngaarden niet opnieuw met wijnstokken beplant maar koos men voor gewassen als tarwe en aardappelen.

Dit alles heeft de wijnbouw zeker harde klappen toegebracht, maar tot het einde van de achttiende eeuw blijft de wijnbouw van groot economisch belang voor de regio.

Van Napoleon, over de herenigde Nederlanden, naar België

Dan volgt Napoleon. Van hem wordt beweerd dat hij de opdracht gegeven zou hebben om de wijngaarden te laten vernietigen. Wat hiervan historisch waar is weten wij niet, maar duidelijk is dat er na Napoleon in De Nederlanden vrijwel geen wijngaarden meer over waren

Het was in de eerste helft van de negentiende eeuw dat de Belgische overheid de wijnbouw probeerde nieuw leven in te blazen.

Dit blijkt onder meer uit een koninklijk besluit van 8 februari 1833 betreffende een ‘model wynberg’

eeuw wanneer wijnbouw terug voet aan de grond krijgt in België met druiven die in open lucht worden verbouwd. Torgny in Belgisch Lotharingen en het Hageland zijn de koplopers.

En in Vorst en Ukkel...

Ten Weyngaerdt verwijst naar de talrijke wijngaarden, die zich tot het begin van de 19e eeuw op de westelijke en zuidelijke heuvelflanken van de Flotsenberg bevonden. De Flotsenberg is de heuvel, die beneden aan Stalle en Neerstalle begint en tot de hoogte honderd of Galgenberg opklimt.



Wijngaard van Ukkel Kaumberg (foto Marc De Brouwer, augustus 2014).

die ‘voor de onderrichting der eygenaers die verlangen mogten in het land den wynstok te planten en te bearbeyden’.

In dit koninklijk besluit verwijst men ook naar een eerdere beslissing; ‘oud directeur van den model wynberg, waervan het vorige gouvernement de aanlegging had bevolen’.

Deze pogingen hebben echter niet kunnen bewerkstelligen dat de wijnbouw in België terug van enig belang zou worden.

Het is pas in de tweede helft van de twintigste

Reeds in de 13e eeuw was het gebied, dat meer specifiek tussen het huidige Dudenpark en de Beukenberg ligt, gekend als de Wijngaardberg. Hier stonden overigens de wijngaarden van de abdij van Vorst.

De ligging van de wijngaarden, beschermd langs het noorden en het oosten door de hoogten van de Galgenberg en van de Heirbaan, en open naar het zuiden en het westen, was uiterst voordelig.

De wijn was niet alleen onontbeerlijk voor de missen van elke dag, maar diende ook als versterkingsmiddel voor zieken en herstellenden,

en af en toe, op grote feestdagen, kregen de zusters ook een maat wijn.

Op de grens van Ukkel en Vorst ter hoog te van de Gatti de Gamondstraat verwijst nog een hele wijk, “de Messidor”-wijk, naar het wijnrijke verleden van de omgeving. Straatnamen zoals de Anjoudreef en de Tastevindreef, alsook huisnummers op druivenbladeren en trossen herinneren opnieuw aan de periode toen de “most” hier rijpte.

En in Ukkel bloeien opnieuw twee wijngaarden eerst langs de Geleytsbeek, nu aan de voet van de Kauwberg met “wijnboer” Marc De Brouwer, en in de Melkriek.

Een welgekomen nieuwe start...¹

¹ Zie ook LOWIES Jean, *Quelques propos sur l'origine et l'histoire de la consommation du vin et de la culture de la vigne au fil du temps, en Gaule et à Uccle* in *Ucclesia*, nr 232, november 2010.

CHER UCCLENSIA, JE ME SOUVIENS ... du bassin de natation

Léon Craps

Léon Craps, notre membre, arpente depuis près de 50 ans notre commune, l'appareil photographique en bandoulière. Il a ainsi saisi des aspects d'Uccle qui ont profondément changé depuis son passage.

Extrait de ses archives, voici une vue remontant à 1970 et qu'il offre au Cercle. Elle nous montre le panneau dressé fièrement par la Commune pour annoncer la construction du bassin de natation.

On voit également la pancarte demandant de la main-d'œuvre. La période de plein-emploi d'alors a visiblement commandé la taille du panneau... Plus haut, on aperçoit la grande prairie encore vierge sur laquelle seront élevés plus tard les bâtiments de la Haute Ecole de Bruxelles. Enfin, Léon Craps a ajouté un élément humain en faisant poser sa fille Véronique, bien jeune à l'époque, rêvant à la promesse de nager bientôt dans la nouvelle piscine.



Cercle d'histoire, d'archéologie et de folklore d'Uccle et environs

Bilan de nos activités en 2015

- Publication de 5 numéros de la revue Ucclesia, dont un numéro entièrement en couleurs (n° 257, novembre 2015).
- Suivi des dossiers d'urbanisme (passant en comité de concertation) et de demandes de classement.
- février : visite guidée de l'exposition « 14-18 : C'est notre histoire » au Musée royal de l'Armée au Cinquantenaire, sous la conduite de Philippe De Winter. 15 personnes.
- 25 février : assemblée générale dans le complexe Boetendael (rue du Doyenné) et conférence de Leo Camerlynck, administrateur de notre Cercle, sur les dialectes uclois. 40 personnes.
- 29 mars : visite guidée de l'exposition « Trésors d'architecture » au CIVA, Archives de l'architecture moderne, à Ixelles, sous la conduite d'Albert Dewalque. 10 personnes.
- 26 avril : promenade dans le Kauwberg à l'occasion de l'Erfgoeddag. 40 personnes dont une douzaine représentent le Cercle. Groupe néerlandophone guidé par Leo Camerlynck et groupe francophone guidé par Thérèse Verteneuil.
- 24 mai : à l'occasion de la fête du Homborch, promenade dans et autour du quartier sous la conduite de Patrick Ameeuw, président du Cercle. 15 personnes. Tenue d'un stand (sauvage...) place du Chat botté.
- 14 juin : promenade dans le quartier de Stalle sous la conduite de Patrick Ameeuw, Leo Camerlynck et Pierre Goblet, membres du conseil d'administration du Cercle. 20 personnes.
- 20 et 21 septembre : participation aux Journées du Patrimoine (organisées par la Région bruxelloise) en présentant l'ancienne brasserie de la Couronne sur le site actuel de la Croix-Rouge de Belgique (section francophone), rue de Stalle 96. Exposition et promenades guidées. 50 personnes.
- 20 et 21 septembre : participation aux Journées du Patrimoine (organisées par la Région bruxelloise) en présentant le moulin de Neckersgat, rue Keyenbempt. Exposition et promenades guidés autour du moulin et du site du Château d'Or. 375 personnes.
- 20 septembre : participation à la Foire de Saint-Job par la tenue d'un stand.
- 18 octobre : promenade autour des anciennes indiennes de Stalle organisée par Pierre Goblet, trésorier du Cercle. 20 personnes.
- 28 novembre : visite de la Patinoire royale à Saint-Gilles, sous la direction de Jean-Paul Hermant, architecte. 20 personnes.

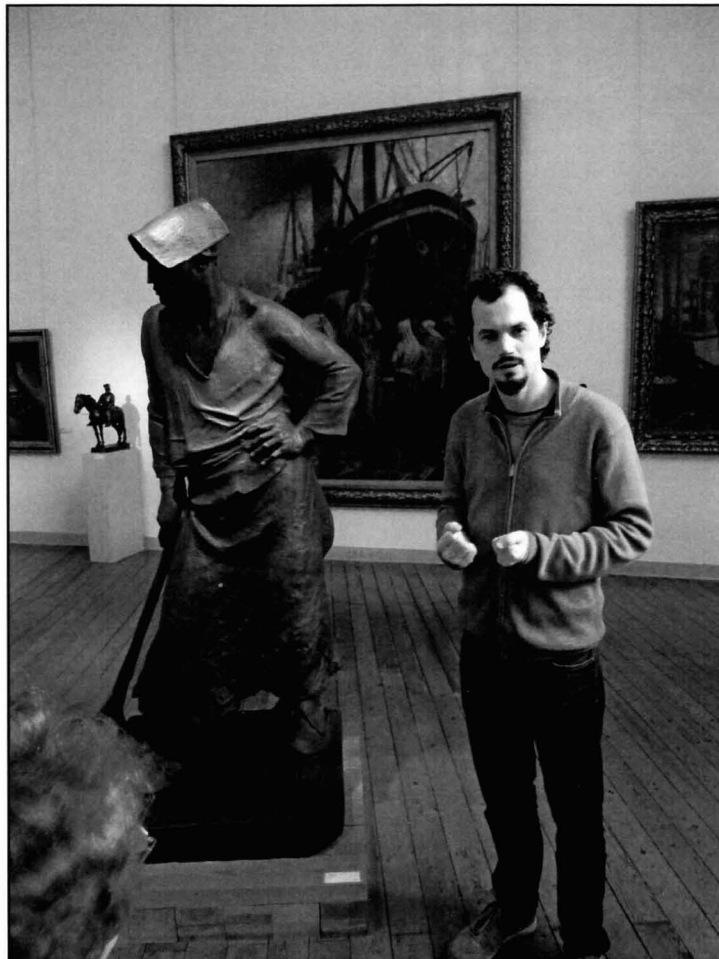
Vie du Cercle

Visite du Musée Constantin Meunier (7 février 2016)

Traditionnellement durant la période hivernale, nous organisons des activités plus citadines en nous rendant à des expositions ou dans des musées. Cela a encore été le cas cette fois-ci avec la visite du Musée Constantin Meunier. Ce musée, installé dans la dernière demeure de l'artiste, à Ixelles, est relativement peu connu mais contient une belle collection de ses œuvres exposées au rez-de-chaussée de la maison et dans l'impressionnant atelier qui abrite des sculptures de tailles différentes.

La majorité des quinze participants à notre visite y venaient pour la première fois et ils ne l'ont certainement pas regretté. Constantin Meunier, peintre et sculpteur est une figure capitale de notre histoire artistique, comparable à Rodin, avec surtout ses accents sociaux qui y ont fait sa célébrité.

Un tel artiste méritait un guide de qualité ; nous l'avons eu en la personne de Laurent Stevens, historien d'art, qui a rappelé la carrière du peintre et sculpteur et nous a présenté les œuvres exposées avec une très grande sensibilité qui nous a beaucoup appris sur la démarche artistique de Constantin Meunier.



*Dans l'atelier de Constantin Meunier avec notre guide,
Laurent Stevens (7 février 2016).*

Assemblée générale (18 février 2016)

Notre Assemblée générale s'est tenue comme les années précédentes dans le petit foyer du complexe Boetendael, rue du Doyenné.

Elle a statué sur l'admission des nouveaux membres, les mandats des administrateurs, l'approbation des comptes et budget ainsi que la fixation des cotisations pour 2017.

Les mandats d'administrateur qui venaient à échéance cette année ont été renouvelés. Il s'agit de ceux de L. Vannieuwenborgh, P. Goblet, L. Camerlynck et Y. Nobels. Pour des raisons de santé, Marie-Jeanne Janisset-Dypréau n'a pu renouveler son mandat. Nous la remercions pour sa participation aux activités du Cercle et particulièrement pour sa connaissance des artistes modernes et contemporains qui complétait avec bonheur nos préoccupations historiques. Elle nous a aussi ouvert à plusieurs reprises sa propriété du Moulin Rose, un des fleurons de notre patrimoine uclois.

L'Assemblée générale a aussi nommé deux nouveaux administrateurs, renforçant ainsi l'exécutif de notre cercle après les départs de C. Forges l'année dernière et de M.J. Janisset maintenant. Il s'agit de Marcel Erken dont nous avons pu apprécier dans ces colonnes une belle étude sur la « Maison Evaldre », avenue Coghen, et de Luc Rémy qui s'intéresse particulièrement aux artistes uclois et dont un article paraîtra prochainement.

Ensuite, les comptes et budgets ont été soumis à l'assemblée générale. Pour la première fois, le budget proposé est équilibré non par les seuls subsides et cotisations mais aussi par un prélèvement dans les réserves. Cela s'explique principalement par les projets liés au Cinquantenaire du Cercle ainsi que par les coûts plus élevés de la publication de notre revue. Il a néanmoins été décidé de ne pas augmenter les cotisations pour l'année. Nous gardons donc les montants établis depuis 2010.

La séance s'est terminée par un court rappel des activités de 2015 et par l'annonce des projets de l'année qui commence, centrés sur le jubilé de notre cercle.

Comme chaque année, la partie officielle de notre soirée s'est achevée par le verre de l'amitié.



Assemblée générale du 18 février 2016 : pendant la conférence d'Emmanuel Debruyne.

Après le drink, nous avons écouté une conférence d'Emmanuel Debruyne intitulée « Le réseau Edith Cavell. Des femmes et des hommes en résistance », titre de l'ouvrage publié l'année dernière aux éditions Racine. 2015 a en effet été l'année du centenaire de

l'exécution d'Edith Cavell par les occupants allemands. Dans notre numéro précédent, nous avons parlé de cet anniversaire et du rôle important qu'y a joué la commune d'Uccle. Nous avons voulu nous y associer en invitant à notre assemblée un des principaux protagonistes de ces commémorations. M. Debruyne, historien, professeur à l'UCL est un spécialiste reconnu de la guerre de première guerre mondiale. Son ouvrage sur Edith Cavell n'est pas une biographie de l'hé-



*Assemblée générale du 18 février 2016 :
Emmanuel Debruyne.*

roïne anglaise mais une étude sur des femmes et des hommes qui ont « résisté » à l'ennemi, principalement en organisant des filières d'évasion pour ceux (à commencer par des soldats anglais) qui devaient quitter les territoires sous contrôle des Allemands. Edith Cavell n'était pas à la tête de ces réseaux mais en était une des principales protagonistes, et surtout la plus célèbre. L'étude est aussi une remarquable évocation de la guerre 14-18 depuis les premières batailles jusqu'aux conséquences et commémorations qui se sont prolongées longtemps après l'Armistice. C'est tout cela qu'Emmanuel Debruyne nous a résumé avec passion nous tenant en haleine jusqu'à la fin de son exposé. Au nom du Cercle, et des 35 membres (ou amis) présents, nous le remercions encore vivement.

Nous avons reçu

De Jean-Louis Muschs, de nombreux et intéressants documents sur notre commune et sur sa famille, intimement liée à la vie ucquoise. L'un de ceux-ci – le bourgmestre Hilaire Pierret – a déjà été présenté en quatrième de couverture de notre précédent numéro. D'autres encore seront évoqués ou reproduits dans nos prochaines revues.

De V. Obozinski, un document de 1944 relatif au comité local d'Uccle de l'Œuvre nationale du secours d'hiver.

De Raymond Vandenberghe, des photos d'une fête de la gymnastique organisée en 1909 sur la place communale (actuelle place Vander Elst).

De la bibliothèque Charles Bertin, à Rhode-Saint-Genèse, l'Histoire des environs de Bruxelles par A. Wauters (18 vol. réédition de 1973) et l'Histoire de la Ville de Bruxelles, par A. Henne et A. Wauters (3 vol., réédition de 1969).

Nouvelles brèves

Centenaire de Saint-Gilles

La commune de Saint-Gilles fête en 2016 son huit-centième anniversaire. De nombreuses festivités sont prévues à cette occasion. Un important ouvrage historique est déjà paru : *Saint-Gilles, huit siècles d'histoire(s) 1216-2016*. Publié sous la direction de Pierre Dejemeppe, le livre (256 pages bien illustrées) a été édité chez Mardaga. L'origine de Saint-Gilles vient de la création en août 1216, sous les auspices du duc de Brabant Henri Ier, de la paroisse d'Obbrusel (ou haut Bruxelles). Le nom du saint auquel elle était dédiée, saint Gilles, a supplanté le nom original à la fin du XVIIIe siècle. La nouvelle paroisse était issue du démembrement de la paroisse de Forest. Cette événement nous intéresse aussi car

jusqu'au milieu du XIIe siècle Uccle et Forest ne formaient qu'une paroisse. A une période antérieure, nous avons donc vécu une histoire paroissiale commune avec Saint-Gilles. Si l'on suit l'hypothèse (plausible mais non vérifiée ou vérifiable) selon laquelle cette paroisse primitive aurait eu son siège non à Forest mais à Uccle, on peut se risquer à considérer Saint-Gilles comme une ancienne partie d'Uccle. Quoiqu'il en soit, nos deux localités restent très proches par la géographie et par l'histoire.

Autre question : pourquoi parler de l'anniversaire de la commune alors qu'on célèbre la création d'une paroisse ? Tout simplement parce que les limites des communes créées en 1795 sous la Révolution française ont été le plus souvent calquées sur celles des paroisses d'Ancien Régime.

Carrés Pauwels et Stevens

Un projet immobilier en cours risque de menacer l'intégrité et le charme de ces deux carrés, les plus importants de notre commune. Heureusement, le comité de quartier « Carrés Pauwels et Stevens » a repris vie sous l'impulsion de Clara Blazquez. Il bénéficie bien sûr de l'appui de l'ACQU mais

aussi de celui de notre cercle, car les carrés représentent un patrimoine historique et social tout à fait exceptionnel et, fait peu connu, notre commune en abrite une douzaine, surtout dans le quartier du Chat. Les carrés Pauwels (chaussée d'Alseberg, entre 469 et 473) et Stevens (idem entre 461 et 463) sont d'un intérêt tout particulier. Nous ne manquerons pas d'en parler.



15 novembre 2015 : dernier office religieux de la paroisse catholique de Saint-Paul avant la remise des lieux à la communauté orthodoxe roumaine du sud de Bruxelles.

Membres d'honneur (par ordre d'octroi du titre)

M. le Pasteur Emile Braekman, fondateur et ancien administrateur
M. André Gustot, ancien administrateur
M. Jean Deconinck, fondateur, ancien administrateur et vice-président
M. Paul Martens, ancien administrateur
M. Michel Maziers, ancien administrateur et vice-président
M. Jacques Lorthiois, administrateur et ancien vice-président
M. Henry de Pinchart de Liroux, ancien administrateur
Mme Monique Van Tichelen, ancien administrateur
M. Jacques-Robert Boschloos, ancien administrateur
M. Jean-Pierre De Waegeneer, ancien administrateur et trésorier
M. Raf Meurisse, ancien administrateur
M. Jean Lhoir, ancien éditeur d'Ucclensia

Ouvrages édités par le Cercle

Les ouvrages ci-après restent disponibles et peuvent être obtenus au siège de notre cercle :

Monuments, sites et curiosités d'Uccle - 3e éd. (2001)	6 euros
Histoire d'Uccle, une commune au fil du temps	4 euros
Les châteaux de Carloo	5 euros
Le Kinsendael, son histoire, sa flore, sa faune	2 euros
La chapelle de Notre-Dame de Stalle	2 euros
Le Papenkasteel à Uccle	2 euros
Catalogue de l'exposition sur la seigneurie de Carloo (français + néerlandais)	2 euros
Catalogue de l'exposition sur Uccle en cartes et plans (français + néerlandais)	2 euros
Le vallon du Tetteken Elst	5 euros

Editeur responsable : Patrick Ameeuw, rue du Repos, 79, 1180 Bruxelles

Souvenir de la Fête de
gymnastique du 11 octobre 1909
Uccle (Place Communale).

